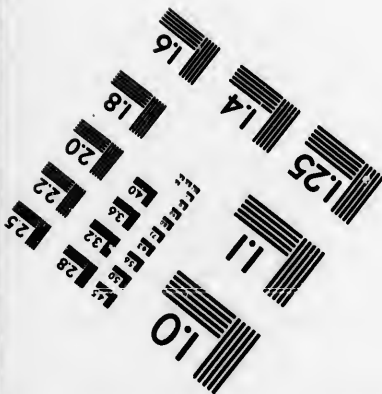
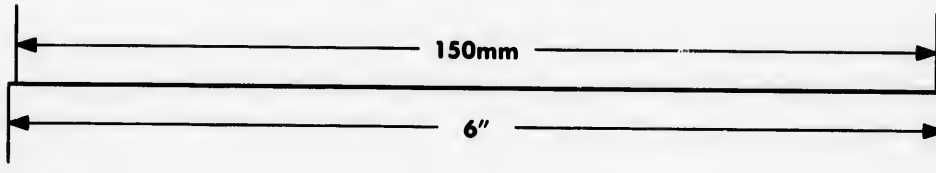
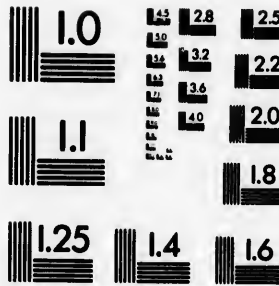
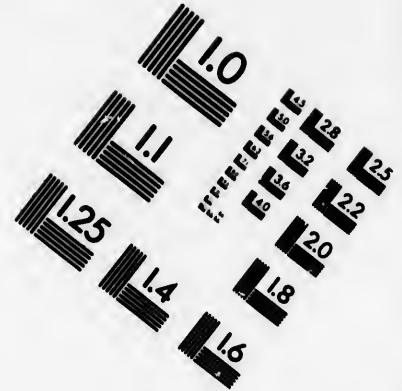
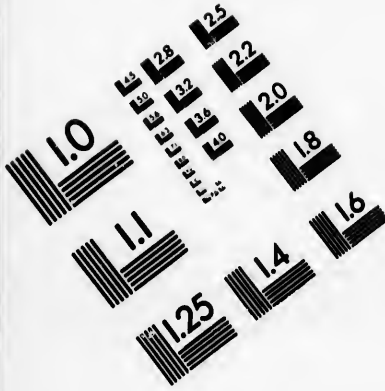


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



APPLIED IMAGE, Inc.
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/268-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

24
25
22
20
18

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
12

© 1994

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

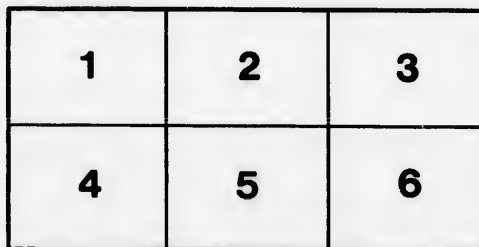
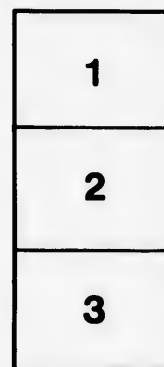
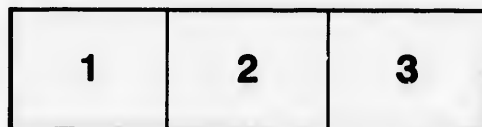
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

plus la vertu, qui lui soit pour dévoué, que celui qui renonce à la réparation & donne de bien, pour ne pas trahir sa conscience.

C'est donc, comme je le disois, plutôt pour votre intérêt propre, que pour celui des autres, que vous êtes reconnoissant. Il est assez commun de recouvrer ce qu'on avoit donné; mais c'est un bonheur fort grand, & qui suppose un ame heureusement disposée; que d'avoir été reconnoissant. Si la méchanceté rend l'homme malheureux; si la vertu fait son bonheur; si d'ailleurs la reconnoissance est une vertu, vous avez rendu une chose fort ordinaire, pour en acquérir une inestimable; je veux dire, la conscience d'avoir été reconnoissant, qui ne peut se trouver que dans une ame divine & fortifiée. Il n'y a que le malheur, porté à son comble, qui puisse nous inspiquer des sentimens contraires. Il n'y a point d'ingrat qui ne devienne malheureux; je dis peu, qui ne le soit déjà. Evions donc le piège, si ce n'est pour les autres, au moins pour nous-mêmes. Ce n'est que

agréable par ses libéralités. Souvent la chose donnée est modique, & ses suites importantes. Quelle différence ne trouvez-vous pas encore, entre un homme qui tire de sa bourse pour vous donner, & celui qui a reçu un bienfait pour vous en faire part? Mais, pour ne pas retomber dans des détails que nous avons assez approfondis; l'homme vertueux, en comparant le bienfait & l'offense, jugera sans doute, suivant les règles de la justice, mais la faveur sera pour le bienfait; ce sera de son côté que la balance penchera. La considération de la personne influé encore beaucoup dans les jugemens de cette nature. Vous m'avez obligé dans la personne de mon esclave, mais vous m'avez offensé dans celle de mon père. Vous avez sauvé mon fils, mais vous avez tué mon père. Viennent ensuite toutes les autres considérations; qui sont les élémens de toute comparaison. Si la différence est peu sensible, elle sera négligée: si elle est considérable, on n'insérera pas de ses droits, quand on pourra,

K O

510
1300

LETTRE
ADRESSÉE A L'ABBÉ RAYNAL,
SUR LES AFFAIRES
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

plus la vertu, qui
lui soit plus dévoué, que celui qui re-
nonce à la réparation & romme de bien,
pour ne pas trahir sa conscience.
C'est donc, comme je le disois, plu-

à un homme, ou à un jeune homme
agréable par ses libéralités. Souvent la
chose dorinée est modique, & les suites
importantes. Quelle différence ne trou-

LIBRO

DE LAS LEYES Y
COSTUMBRES DE LA
REPUBLICA DE VENEZUELA

LETTRE

ADRESSÉE A L'ABBÉ RAYNAL,

SUR LES AFFAIRES

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

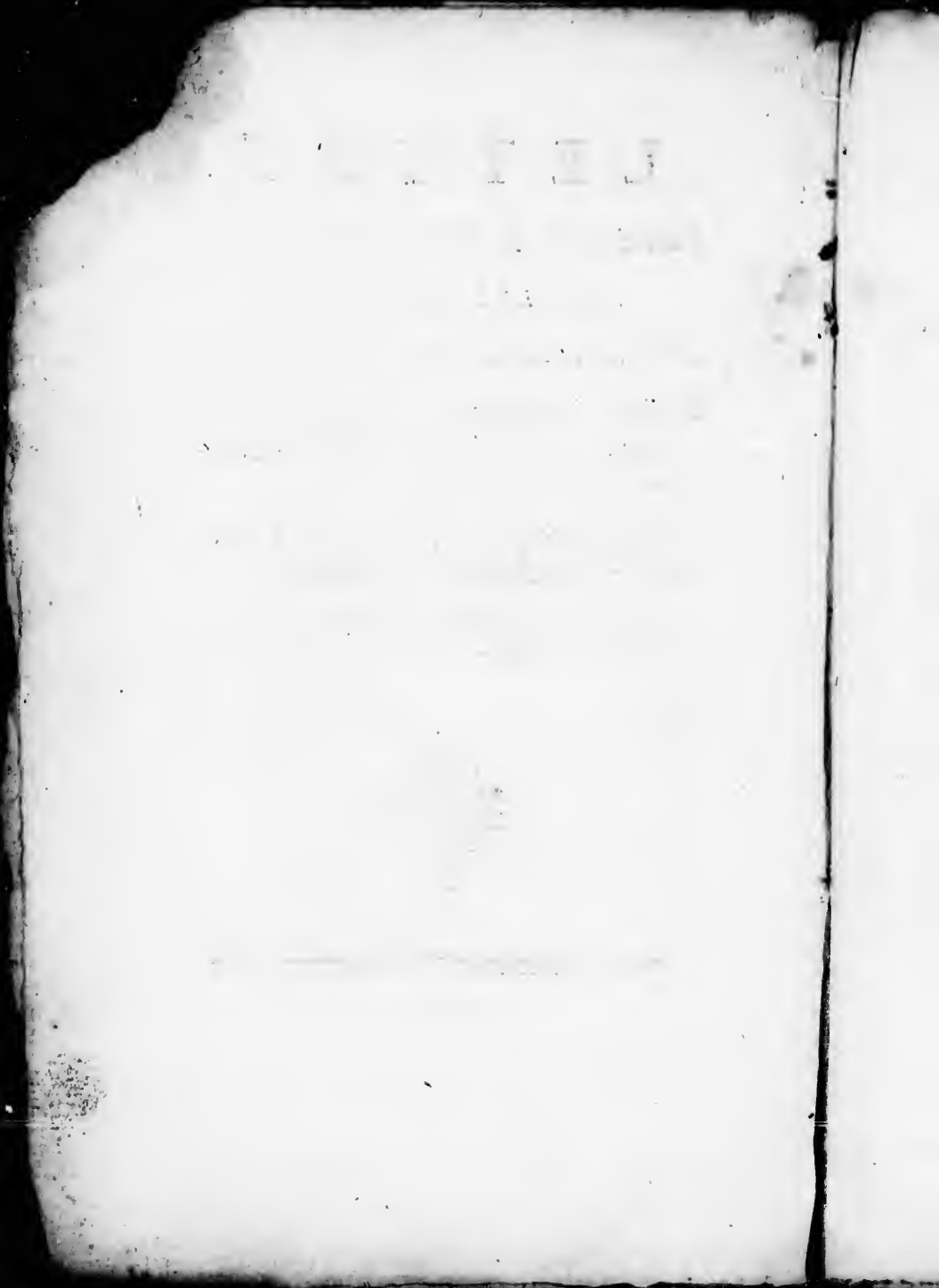
Où l'on relève les erreurs dans lesquelles cet
Auteur est tombé, en rendant compte de
la Révolution d'Amérique.

*Traduite de l'Anglois de M. THOMAS PAYNE,
M. A. de l'Université de Pensilvanie, auteur
du Pamphlet intitulé : le Sens commun &
autres Ouvrages. PHILADELPHIE. 1782.*

Dalès Latour



1783.



INTRODUCTION.

ON a réimprimé à Philadelphie, & dans d'autres parties du Continent, une Traduction faite à Londres d'un Ouvrage original écrit en François par l'Abbé Raynal, dans lequel il traite de la révolution de l'Amérique septentrionale. Cet Auteur, à raison de la grande distance où il se trouvoit placé du théâtre de la guerre & du centre de la politique Américaine, s'étant souvent trompé, non-seulement dans l'exposition des faits, mais encore dans l'interprétation des causes & des principes qui les produisirent ; on publie le Traité suivant, dans la vue de relever des erreurs qui, bien qu'accidentelles, ne doivent jamais altérer la vérité de l'Histoire, & que le temps & le silence pourroient consacrer.

L'Editeur de Londres a intitulé l'ouvrage qu'il publie : *la Révolution de l'Amérique, par l'Abbé Raynal*, & les Imprimeurs Américains ont suivi cet exemple. Mais j'ai pensé, & je ne crois pas m'être trompé dans mes conjectures, que ce morceau, qui seroit mieux inti-

vj INTRODUCTION.

culé Réflexions sur la Révolution, avoit été dérobé à l'Imprimeur de l'Abbé Raynal, ou extrait frauduleusement de son propre manuscrit ; & qu'il faisoit partie d'un Ouvrage plus considérable, alors sous presse, ou destiné à l'impression. L'Auteur du vol paroît avoir été un Anglois, & quoique dans une préface qui précède l'édition de Londres, il se soit efforcé d'excuser & d'adoucir cette infidélité par des protestations de patriotisme, & par les louanges qu'il prodigue à l'Auteur ; son action, sous quelque point de vue qu'on la considère, n'en est pas moins injuste & impardonnable.

« Dans le cours de ses voyages, dit-il, le Traducteur fut assez heureux pour se procurer une copie de cet excellent morceau, qui n'avoit point encore été imprimé ; il publie en même temps une édition du texte françois en faveur de ceux qui entendent le François, & qui sentent mieux la force des raisonnemens de l'Auteur dans sa langue naturelle, & la Traduction Angloise de ce même texte, dans laquelle il s'est efforcé, peut-être en vain, de faire passer une partie de la chaleur, de la grace, de la force & de la dignité de l'original. Il se flatte que l'illustre Historien ne refusera pas son in-

» indulgence à un homme qui, de son propre mou-
 » vement, a pris la liberté de donner cet Ou-
 » vrage au Public ; seulement d'après la forte
 » persuasion où il étoit, que par la solidité des
 » argumens, ce même Ouvrage pouvoit être de
 » la plus grande utilité dans une conjoncture
 » critique, à ce pays, qu'il aime avec une ardeur
 » que rien ne peut surpasser ; si ce n'est la flamme
 » encore plus noble dont brûle l'Auteur, ami
 » des hommes, pour le bonheur & la liberté de
 » toutes les Nations de la terre ».

Cet art d'excuser une action malhonnête,
 peut passer pour du patriotisme, aux yeux de
 ceux qui n'y ont point d'intérêt, & dont le
 bonheur ne se trouve point compromis dans
 les suites ; mais il est plus que probable,
 nonobstant les déclarations que contient cette
 copie, qu'on se la procura seulement dans la
 vue de tirer quelque profit de la vente d'un
 nouvel ouvrage, intéressant pour toute la Na-
 tion, & que les protestations de l'Éditeur ne
 sont qu'un moyen de pallier une infidélité.

Il est à propos de remarquer ici que, dans
 tous les pays où la littérature est protégée, &
 elle ne sauroit fleurir ailleurs ; les Ouvrages
 d'un Auteur doivent être considérés comme :

une propriété légale. Toute autre manière d'agir écarteroit sans retour les Gens de Lettres, & l'art seroit étouffé dans son berceau. L'infidélité commise à l'égard de l'Abbé Raynal, étant pour ainsi dire un délit de Nation à Nation, ne décèle, à la vérité, aucun vice de police intérieure; mais elle n'en est pas moins un attentat contre les bonnes mœurs & la justice, & l'état de guerre entre les Nations ne sauroit excuser ces déprédations littéraires. (1)

(1) L'état de la Littérature en Amérique peut devenir un jour un objet d'attention sérieuse pour la Législation. Jusqu'ici nos Hommes de Lettres ont écrit sans intérêt & sans autre but que de servir la révolution; mais quand une paix solide nous aura donné du loisir & des facilités pour l'étude, la Nation se priveroit elle-même & de la gloire & des autres avantages que peuvent procurer les Lettres & les Sciences, en négligeant de prévenir par de sages Loix les abus relatifs à la propriété Littéraire. Il est bon de remarquer que la Russie, qui n'est guères connue en Europe que depuis quelques années, doit une bonne partie de sa grandeur présente à l'attention avec laquelle le Gouvernement y a encouragé chaque branche de Littérature & de Science; & la France, sous le règne de Louis XIV, nous fournit à-peu-près un exemple de la même espèce.

INTRODUCTION ix

Au reste, la perte à laquelle l'Abbé Raynal se trouve exposé par la publication anticipée des éditions de Londres, en François & en Anglois, qui le prive non-seulement du fruit de son travail, mais qui peut faire encore retomber sur lui les frais de sa propre édition, n'est que la moindre partie du tort que peut lui causer une semblable conduite. Les opinions d'un homme, soit qu'il les ait ou ne les ait pas encore rédigées par écrit, lui appartiennent exclusivement, jusqu'à ce qu'il lui plaise de les publier lui-même; & c'est ajouter la cruauté à l'injustice, de le forcer à s'avouer l'Auteur de choses, que des réflexions nouvelles, ou de meilleures informations, auroient pu lui donner occasion de supprimer ou de corriger. J'avoue que j'ai trouvé dans l'Ouvrage de l'Abbé Raynal, des déclarations & des sentimens que je ne m'attendois pas à y rencontrer; un plus mur examen l'auroit peut-être porté à les changer; le vol qui le prive de son Manuscrit lui en ôte les moyens, & il se trouve engagé, par les suites d'une avarice étrangère, dans des difficultés qu'il auroit peut-être évitées.

Cette mode de publier avant le temps les

*

INTRODUCTION.

Ouvrages d'un Auteur, paroitra toujours plus injuste; si l'on considère combien il y a peu d'hommes, dans quelque pays que ce soit, qui puissent du premier jet, & sans le secours de la réflexion & des examens multipliés, combiner la chaleur des passions avec le sang-froid de la modération, le luxe de l'imagination avec la gravité du jugement, dans un degré assez juste, pour que toutes ces choses, se balançant l'une & l'autre & ne se nuisant jamais, le Lecteur puisse à la fois comprendre, imaginer & sentir. C'est un talent bien rare que celui d'exercer en même-temps trois facultés de l'ame, de manière qu'aucune d'elles n'affoiblissant les autres, toutes concourent à la perfection de leurs effets mutuels.

Il arrive souvent que la solidité d'un raisonnement se perd dans les saillies d'un esprit ambitieux de briller. Souvent, les passions irritées mal-à-propos peuvent altérer la droiture naturelle du jugement; & cependant un Auteur doit éprouver lui-même, & faire éprouver à son Lecteur un certain degré de chaleur, sans lequel l'attention ne peut être excitée; il doit éveiller assez l'imagination, pour la rendre capable de peindre à l'esprit les personnes, les

INTRODUCTION. xj

caractères & les circonstances comprises dans son sujet; sans quoi le jugement n'y trouvant point d'attrait, ne donnera que des résultats lents, froids & imparfaits. Mais si l'imagination s'emporte, si les passions trop exaltées dérangent & troublent les opérations du jugement; alors le sujet, quelque important qu'il soit en lui-même, dégénère en un jeu d'esprit; dans lequel un Auteur ne peut se proposer d'autre but que d'amuser un moment par la diversité des images.

Les Ouvrages de l'Abbé Raynal portent plus que d'autres l'empreinte de cette étendue de pensée, & de cette rapidité de sensation, qui exigent particulièrement de la part d'un Auteur les examens & les retours les plus soignés; sur-tout s'il exerce ces dispositions sur les caractères des individus & des peuples actuellement en état de guerre. Le moindre fait mal compris & mal représenté conduit à quelque fausse conclusion; une seule erreur accréditée peut devenir la source d'une foule d'erreurs. Cependant, comme l'Abbé Raynal a éprouvé quelques désagrémens en France, pour avoir mal établi certaines circonstances de la guerre, on peint de fausses couleurs les caractères de

xij INTRODUCTION.

ceux qui y ont eu part ; ce sera pour lui une
espèce d'apologie , de faire connoître que ces
choses n'ont été répandues dans le monde que
par l'avarice d'un lâche ennemi.

LETTRE

pourvois rendre le bienfait reçu , qu'avec
l'air d'offense , je ne balancerai pas à
marcher vers ce bien louable & honorable

DE SÈNEQUE. 75
tréfois répandus sur une famille n'ont
pas le même effet que mille deniers don-



L E T T R E

Adressée à l'Abbé RAYNAL, sur les
Affaires de l'Amérique Septentrionale.

JE devrois peut-être à un Auteur d'une réputation aussi distinguée que l'Abbé Raynal, une espèce d'apologie pour l'entreprise que je forme; mais, comme *avoir raison*, est le premier souhait de la philosophie & le premier principe de l'Histoire, j'espère qu'il se contentera d'une déclaration pure & simple de mes motifs, qui ne sont que l'amour de la justice, & qu'il la préférera de ma part à tous les complimens que je pourrois lui faire à ce sujet.—L'Abbé Raynal, dans le cours de son Ouvrage, a souvent exalté sans raison, & blâmé sans cause: il a célébré des choses qui ne devoient pas l'être, & s'est tû sur celles qui méritoient de justes éloges: en un mot, il change si souvent de disposition sur les faits & les personnes, qu'il n'en a peint

A

ne
ces
que

pourrais rendre le bienfait reçu, qu'avec
l'air d'offense, je ne balancerois pas à
marcher vers ce but louable & honorable.

DE SENEQUE. 75
tréfois répandus sur une famille n'ont
pas le même effet que mille deniers don-

E

2 LETTRE SUR LES AFFAIRES

qu'un très-petit nombre, ou peut-être aucuns, de traits fixes & marqués.

Il est encore trop tôt pour écrire l'Histoire de la Révolution. Quiconque fera cette tentative avant le temps, se trompera nécessairement sur les caractères & les circonstances, & s'engagera de gaieté de cœur dans l'erreur & les difficultés. Il en est des choses comme des hommes, on les pénètre rarement à la première vue. L'Abbé Raynal se trompe dès les fondemens de son Ouvrage : il a mal compris & mal établi les causes qui produisirent la rupture entre l'Angleterre & les Colonies, & qui amenèrent par degrés, & sans projet antérieur de la part de l'Amérique, une révolution qui a fixé l'attention de l'Europe entière & influé sur ses intérêts.

Pour prouver ce que j'avance, je rapporterai un passage de l'Abbé Raynal, qui, quoique placé vers la fin de son Ouvrage, a cependant un rapport plus direct avec le commencement, & dans lequel, en parlant de la cause primitive de la dispute, il s'exprime ainsi.....

« De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe, aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique.

» Ni la Religion ni les Loix n'y avoient été ou-
 » tragées. Le sang des Martyrs ou des Citoyens
 » n'y avoit pas ruisselé sur les échafauds. On
 » n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les ma-
 » nières , les usages , aucuns des objets chers
 » aux Peuples n'y avoient été livrés au ridicule.
 » Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun
 » habitant du sein de sa famille ou de ses amis ,
 » pour le traîner dans les horreurs d'un cachot.
 » L'ordre public n'y avoit pas été interverti.
 » Les principes de l'administration n'y avoient
 » pas été changés ; & les maximes du Gouver-
 » nement y étoient toujours restées les mêmes.
 » Tout se réduisoit à sçavoir si la Métropole
 » avoit ou n'avoit pas le droit de mettre direc-
 » tement ou indirectement un léger impôt sur
 » les Colonies. »

Il ne sera pas hors de propos de remarquer généralement sur ce passage extraordinaire, qu'il n'y a que ceux qui souffrent qui puissent comprendre parfaitement ce qu'ils souffrent ; & que pour être juge des causes qui ont produit la révolution, causes que l'Abbé Raynal appelle énergiques, il faut avoir résidé en Amérique.

Il dit bien , à la vérité , que les différentes causes qu'il détaille n'existoient pas en Amé-

4 LETTRE SUR LES AFFAIRES

rique ; mais comme il oublie d'indiquer la portion de temps dans laquelle il dit qu'elles n'existoient pas , il réduit sa déclaration à rien par cette négligence , & détruit toute la signification du passage cité.

Elles n'existoient point en 1763 , & elles existoient avant 1776 ; par conséquent comme il y a eu un temps dans lequel elles existoient , & un autre dans lequel elles n'existoient pas , ce temps dans lequel elles existoient , constitue l'essence du fait ; & ne pas le déterminer , c'est ôter le seul moyen qu'on puisse avoir de juger de la justesse ou de la fausseté de l'assertion : ainsi la déclaration de l'Abbé Raynal , telle qu'elle se présente , & sans aucune indication de temps , seroit propre à persuader que la révolution n'a point eu de causes réelles , puisqu'il nie l'existence de toutes celles qui pourroient la justifier , & qu'il appelle causes énergiques. J'avoue que je me trouve moi-même d'autant plus embarrassé pour déterminer ce temps auquel l'Abbé Raynal fait allusion , que dans une autre partie de son Ouvrage , en parlant de l'acte du timbre qui fut passé en 1764 , il l'appelle « une usurpation des droits les plus sacrés & les plus précieux des Américains , » & par conséquent ,

il avoue que la plus énergique de toutes les causes, c'est-à-dire, *une usurpation des droits les plus précieux & les plus sacrés*, existoit en Amérique douze ans avant la déclaration de l'indépendance, & dix ans avant le commencement des hostilités. Ce temps indiqué dans le passage cité doit avoir été antérieur à l'acte du timbre, & comme alors il n'y avoit point de révolution, & qu'on ne pensoit pas même qu'il pût y en avoir une, dans ce premier cas il ne signifie absolument rien : d'un autre côté, suivant le principe de l'Abbé Raynal, ce même passage ne peut se rapporter à aucun temps après l'acte du timbre ; ce n'est donc là qu'un paragraphe isolé, qui n'a de liaison directe avec aucune des parties de l'Ouvrage, & qui les contredit toutes.

A la vérité, l'acte du timbre fut révoqué deux ans après qu'il eut été passé ; mais il ne tarda pas à être suivi d'un autre acte d'une bien plus grande importance, & susceptible de conséquences bien plus dangereuses ; je veux parler de l'acte déclaratoire, qui, suivant son titre, attribuoit au Parlement d'Angleterre le droit de lier l'Amérique dans tous les cas quelconques.

6 LETTRE SUR LES AFFAIRES

Si l'acte du timbre étoit une usurpation des droits les plus précieux & les plus sacrés des Américains , l'acte déclaratoire ne leur en laissoit plus aucuns ; il contenoit les semences toutes développées du Gouvernement le plus despotique qui fût jamais exercé dans le monde : il plaçoit l'Amérique dans l'état du plus vil asservissement , car il demandoit une soumission absolue dans chaque chose , ou , comme l'acte le porte , *dans tous les cas quelconques* ; & ce qui contribuoit à le rendre encore plus offensant , c'est qu'il paroissoit avoir été passé comme un acte de clémence : c'est ici qu'on peut s'écrier avec vérité , *que la pitié du méchant est cruelle.*

Cet acte ébranloit dans leurs fondemens les Chartres primitives de la Couronne d'Angleterre , sur la foi desquelles les Emigrans de l'ancien Monde s'établirent dans le nouveau ; car au mépris de la nature de ces Chartres , qui , étant celle d'un Traité , supposoit un concours , il les foumettoit au caprice d'une des Parties , qui , sans consulter l'autre , pouvoit désormais les altérer ou les anéantir à son gré ; & par là l'état de l'Amérique se trouvoit en entier entre les mains du Parlement & du Ministère , sans

qu'il lui restât le moindre droit dans aucun cas quelconque.

Il n'y a point d'acte de despotisme auquel cette loi inique ne pût s'étendre ; & quoique dans les applications particulières on pût être forcé quelquefois de s'accommoder aux mœurs & aux habitudes locales, le principe fondamental n'en légitimoit pas moins toute espèce de tyrannie : il ne s'arrêtoit nulle part, il embrassoit dans son étendue la vie entière de l'homme ; &, si je puis m'exprimer de la sorte, une éternité de circonstances. Toute loi demande obéissance, celle-ci demandoit servitude, & sous son influence la condition d'un Américain n'eût plus été celle d'un Sujet, mais celle d'un esclave. La tyrannie s'est souvent établie *sans les Loix*, & quelquefois même *en dépit des Loix* ; mais l'Histoire du Monde ne fourniroit pas un autre exemple des efforts qu'elle a faits pour s'établir *par leurs secours* : c'est un outrage sanglant au Gouvernement civil, & contre lequel on ne sçauroit trop s'élever.

On ne pouvoit plus dire alors que l'Angleterre faisoit des loix pour l'Amérique, mais bien qu'elle lui donnoit des ordres ; car en quoi différoit en effet des violences d'un gouvernement

8 LETTRE SUR LES AFFAIRES

militaire, un acte du Parlement construit sur un principe dont il étoit si facile d'abuser contre un Peuple qui n'a point de représentans dans le Parlement ?

Le Parlement d'Angleterre n'étoit plus, par rapport à l'Amérique, ce Corps qui se renouvelle tous les sept ans. C'étoit en effet pour elle un Corps perpétuellement existant. Son élection ou son expiration lui devenoient indifférentes. Que ses Membres se succédassent par droit d'héritage ; qu'ils ne quittassent leur place qu'avec la vie ; qu'ils fussent immortels ou qu'on leur confiât seulement pour quelque-temps l'exercice d'une autorité passagère ; tout cela ne lui importoit plus. Pour que les Peuples de l'Angleterre se fassent une juste idée des dispositions de l'Amérique par rapport à cet acte extraordinaire ; qu'ils supposent un moment que toute élection & toute expiration se trouvant suspendue, l'autorité du Parlement se perpétue dans chacun de ses Membres par une succession continue, & je demande quelles clameurs n'exciteroit pas alors la proposition d'un acte tendant à assurer à ce même Parlement le droit de les lier dans tous les cas quelconques, car ce mot *quelconques* pourroit s'étendre en effet à

leur grande Charte, au Bill des droits, à l'épreuve par les Jurés, comme il s'est étendu aux chartres & aux formes du gouvernement en Amérique.

Je suis persuadé que l'Auteur, auquel j'adresse ces remarques, ne dira plus après cela, « que les principes de l'administration n'avoient point changé en Amérique, & que les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Car ici, le principe entraînoit non-seulement la ruine totale des maximes & des principes reçus, mais encore l'anéantissement des fondemens de la liberté, sur les débris de laquelle il établissoit le pouvoir absolu.

L'Abbé Raynal ne se trompe pas moins grossièrement quand il pose en fait, « que tout se réduisoit à savoir si la Métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les Colonies. Certainement, soit aux yeux du Ministère Britannique, soit aux yeux des Américains, ce n'étoit pas là toute la question; on ne pensoit pas même au montant de l'impôt; mais l'Amérique s'opposoit à l'établissement d'un principe, dont la taxe & le montant de la taxe n'étoient que de légères conséquences.

La taxe sur le thé dont il est ici question,

70 LETTRE SUR LES AFFAIRES

n'étoit en effet qu'une expérience hasardée pour servir ensuite de prétexte à la pratique illimitée de la loi déclaratoire, qui se présentoit ainsi, comme déguisée sous la formule plus usitée de la *suprématie universelle du Parlement*; car jusqu'alors cette loi étoit restée sans effet, & ses Auteurs s'étoient contentés d'en parler comme d'une opinion.

Ainsi, dès le commencement de la dispute, toute la question par rapport à l'Amérique étoit en effet renfermée dans cette phrase; serons-nous liés dans tous les cas quelconques par le Parlement d'Angleterre, ou ne le serons-nous pas? La soumission à l'acte du thé entraînoit la reconnoissance de l'acte déclaratoire, ou, en d'autres termes, de la suprématie universelle du Parlement; prétentions contre lesquelles les Américains s'élèveront toujours, & auxquelles il étoit nécessaire qu'ils s'opposassent dès les premiers pas.

Il est probable que l'Abbé Raynal est tombé dans cette première erreur pour avoir lu quelques morceaux détachés dans les gazettes Américaines; dans un cas où tout un Peuple est intéressé, chaque individu a le droit de donner son opinion; & combien n'y a-t-il pas d'hommes

qui quoiqu'ayant les meilleures intentions du monde, ne savent cependant, ni connoître ni choisir les moyens de se défendre? Ils sentent confusément la bonté de leur cause, sans être capables d'en discuter & d'en présenter les raisons.

Je ne veux pas examiner trop minutieusement ce passage extraordinaire de l'Abbé Raynal, de peur qu'on ne m'accuse de le traiter avec rigueur; autrement je pourrois montrer qu'il ne contient pas une seule assertion qui soit fondée. Par exemple, le renouvellement d'un acte oublié du règne d'Henri VIII, en vertu duquel on pouvoit désormais saisir en Amérique & conduire en Angleterre pour y être emprisonné & jugé, tout particulier légèrement soupçonné; ce renouvellement, dis-je, qui précéda de quelques années les premières hostilités, n'étoit-il pas en effet une contradiction manifeste de ces paroles de l'Abbé Raynal « le » pouvoir arbitraire n'y avoit (en Amérique) » arraché aucun habitant du sein de sa famille & de ses amis pour le traîner dans les » horreurs d'un cachot? » Et de plus, quoique le sang des Martyrs & des Patriotes n'eût pas ruisselé sur les échafauds, il avoit coulé dans les rues lors du massacre des Hab-

12 LETTRE SUR LES AFFAIRES

ans de Boston en 1770, par la Soldatesque Angloise.

L'Abbé Raynal auroit eu raison de dire que les causes qui produisirent la révolution en Amérique, différoient dans leur origine de celles qui ont produit des révolutions dans d'autres parties du globe. Les Américains connoissoient le prix & la nature de la liberté, celle du gouvernement, la dignité de l'homme; & la révolution fut une suite naturelle & presque inévitable de leur attachement à ces principes. Ils n'avoient aucune famille particulière à abattre ou à élever; la noblesse de leur cause n'étoit point déshonorée par les inimitiés personnelles, ils s'élevèrent tous d'un commun accord, ne brisant leur chaîne que par degrés; & comme proportionnant leurs efforts aux redoublemens d'injustice & d'inflexibilité qu'ils éprouvoient de la part de l'Angleterre. Peu s'en fallut même que cette modération ne leur devînt funeste, & que la déclaration de leur indépendance ne fût un acte tardif & sans effet; & dans le fond, si cette démarche n'eût pas été faite au tems même où elle le fut, je ne vois pas que dans le cours des affaires qui suivirent, ils eussent pu trouver le moment de la placer avec

le même succès, ou même avec la moindre apparence de succès.

Mais la déclaration ayant eu lieu, avant les revers de fortune qu'ils devoient éprouver, c'est-à-dire, avant les opérations de la funeste campagne de 1776; leur honneur, leur intérêt, tout leur faisoit une loi de la soutenir; & cette vigueur de sentiment & de pensée, que la liberté seule peut donner à ceux mêmes qui ne la voient encore que dans l'éloignement, ranima leur confiance, & fut leur inspirer un courage dans l'état de dépendance auquel ils n'auroient jamais pu s'élever. Ils envisagèrent dans l'avenir des scènes de bonheur & des jours de repos, & l'espoir d'établir leur nouveau système, adoucit pour eux les peines & les difficultés de la guerre.

Si nous examinons d'un autre côté le rôle qu'a joué l'Angleterre, nous n'y trouverons pour elle que des sujets de honte. Elle prodiguoit les plus mauvais traitemens, avec cette espèce de hauteur qui distingue toujours la grossièreté du Plébéien d'avec l'urbanité de l'homme du monde; & ce fut autant par ses procédés que par son injustice qu'elle perdit enfin les Colonies. L'injustice réveilla les principes, les

14 LETTRE SUR LES AFFAIRES

outrages répétés épuisèrent la modération ; & cet exemple doit apprendre à jamais au monde combien les ménagemens sont nécessaires dans la conduite des affaires du Gouvernement. En un mot, d'autres révolutions ont eu leur source dans le caprice & l'ambition ; celle-ci dans le désespoir de l'innocence humiliée ; & nous avons marqué de notre sang & de nos larmes l'enfance de notre établissement.

Une association aussi étendue, aussi vigoureuse, & dont les Membres supportoient leurs pertes avec patience & sans se laisser jamais aller au découragement, ne put sans doute avoir une origine ordinaire ; il dût y avoir dans la cause qui la produisit une force capable de s'emparer de l'ame entière de l'homme, & de lui communiquer une énergie continuelle. On examineroit envain les révolutions de l'antiquité pour expliquer par comparaison les causes de celle-ci, l'origine, les progrès, l'objet, les conséquences, toutes les circonstances qui tiennent au climat, les hommes même & leur façon de penser ; tout est entièrement différent. Les révolutions des autres Peuples ne sont guères en général que l'histoire de leurs querelles. Confondues dans la masse commune des événemens, aucune

d'elles ne porte un caractère qui la distingue des autres ; c'est toujours le Chef du parti le plus heureux qui s'empare du pouvoir, tandis que la multitude dépouillée pleure & gémit à ses pieds. Peu, ou très-peu de ces révolutions ont été accompagnées de réformes, soit dans le Gouvernement, soit dans les mœurs, & presque toutes l'ont été de la plus extrême corruption. Ces temps barbares n'étoient marqués que par des triomphes & des calamités, il semble qu'alors les hommes ne pussent s'occuper que de châtimens, de tortures & de mort, jusqu'à ce qu'enfin la pitié s'émut dans ces cœurs farouches, & parvint à les plier à la douceur de ses impressions.

Comme la révolution actuelle différoit par ses principes de celles qui l'ont précédée, la conduite de l'Amérique différoit aussi de celle des autres Peuples, soit dans le Gouvernement, soit dans la guerre. Elle n'a point jusqu'ici souillé sa gloire par des bassesses, ni déshonoré sa fortune par des vengeances ; ses victoires, au contraire, ont été relevées par la douceur ; & souvent la clémence a désarmé la juste rigueur de ses loix. Le métier de la guerre, qui semble être pour le reste du monde une affaire de choix,

fut pour elle une nécessité; & quand la nécessité finira, ses ennemis mêmes avoueront qu'après avoir tiré l'épée pour sa juste défense, elle s'en est servie sans cruauté, & l'a déposée sans peine.

Comme mon intention n'est pas de donner à ces remarques l'étendue d'une histoire, je terminerai sur ce passage de l'Abbé Raynal par une seule observation, de la vérité de laquelle je ne puis m'empêcher de rester convaincu jusqu'à ce qu'il se présente quelque raison capable de me faire changer de pensée. J'oserai donc dire que le Cabinet Anglois étoit fermement décidé à se brouiller avec l'Amérique dans tous les cas, & quoi qu'il en pût arriver.

Les Membres qui le composent ne doutoient pas du succès de leurs prétentions s'ils pouvoient une fois le faire dépendre des suites d'une bataille; ils espéroient obtenir par la conquête ce qu'ils ne pouvoient se promettre de la négociation; ce qu'ils ne pouvoient même proposer avec décence; les Chartres & les Constitutions fondamentales des Colonies les offensoient; ils voyoient avec peine les progrès de nos richesses & de notre population, qu'ils regardoient comme des moyens naturels d'indépendance.

pendance. Ils crurent, après nous avoir mis sous le joug, ne pouvoir nous y retenir qu'en nous accablant. Une conquête les rendoit Seigneurs & Fermiers, & les mettoit en possession à la fois du fonds & de la rente. Une victoire pouvoit faire cesser tous les troubles du Gouvernement, & mettre fin aux remontrances & aux débats. L'acte du timbre leur avoit appris à engager la querelle avec avantage; ils n'avoient qu'à renouveler la scène & à donner la première impulsion. Ils espéroient une révolte, ils l'excitèrent; ils s'attendoient à la déclaration de l'indépendance, leur espoir ne fut pas trompé; mais sur-tout ils se promettoient une victoire, & ne rencontrèrent que la honte d'une défaite.

Si l'on considère ces vues de la part des Ministres Britanniques, comme la cause primitive de la dispute, on reconnoitra que depuis les premiers troubles jusqu'à la signature du Traité de Paris, ils y ont parfaitement conformé chaque partie de leur conduite; après quoi, la conquête devenant douteuse, ils prirent le parti de recourir à la négociation, & leur espérance fut encore déçue.

Au reste, ce ne sont pas là les seuls reproches qu'on ait à faire à M. l'Abbé Raynal;

16 LETTRE SUR LES AFFAIRES

quoiqu'il possède & déploie de grands talens ; quoiqu'il se pique sur-tout de connoître toutes les ressources du style & toutes les finesses du langage ; il ne paroît pas également scrupuleux sur les devoirs d'un Historien. Il établit ses faits avec froideur & négligence , sans instruction , sans intérêt pour le Lecteur ; beaucoup sont erronés ; beaucoup d'autres sont obscurs & défectueux. Les réflexions & les maximes sont sans doute un ornement utile à l'histoire. Elles produisent une agréable variété de style & d'expression ; mais il est nécessaire d'en examiner attentivement les principes ; & l'on pourroit croire que l'Abbé Raynal a trop dédaigné ces soins. Il précipite sa narration en homme qui brûle d'être débarrassé d'une tâche fastidieuse ; on sent qu'il lui tarde de s'exercer dans le champ plus vaste de l'éloquence & de l'imagination.

Il renferme dans un seul paragraphe , vuide de circonstances , dépourvu d'ailleurs de vie & de couleur , les actions de Trenton & de Princeton , qui se passèrent en Décembre 1776 , & au mois de Janvier suivant , dans la nouvelle Jersey ; actions décisives , d'où dépendit pour un temps le sort de l'Amérique ; & qui furent suivies des conséquences les plus importantes.

Le 25 Décembre, elles (les Troupes Américaines) traversent la Delaware, & fondent *inopinément* sur Trenton, occupé par quinze cens des douze mille Hessois lâchement vendus à la Grande Bretagne par leur avare maître. Ce corps est *massacré*, pris ou dispersé tout entier. Huit jours après, trois Régimens Anglois sont également chassés de Princeton; mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les Troupes étrangères à leur solde.

Voilà tout le compte qu'il rend de ces événemens intéressans. Ce paragraphe est précédé de deux ou trois pages, sur les opérations militaires des deux armées, depuis l'arrivée du Général Howe d'Hallifax, devant New-Yorck; & la réception des nouveaux renforts de Troupes Angloises & étrangères que le Lord Howe lui emmena d'Europe; mais cet abrégé contient tant d'erreurs & d'omissions, qu'il seroit trop long de les relever dans une Lettre; c'est un soin qui convient mieux à l'Histoire. Il indique à peine l'action de Long-Island, & se tait entièrement sur les opérations des Plaines Blanches. Il garde le même silence sur l'attaque & la prise du fort Washington, défendu par une garnison d'environ deux mille cinq cens hom-

mes ; & sur l'évacuation précipitée du fort Lée , en conséquence de cette perte ; malheurs qui causèrent en grande partie la retraite vers la Deulaware , au travers des Jersey , à une distance d'environ quatre-vingt-dix mille. Il ne donne pas même les plus légers détails sur cette retraite , qui dut être nécessairement accompagnée de circonstances intéressantes , eu égard à la saison , à la nature du Pays , & au voisinage des deux armées ; qui dans un trajet aussi long , se trouvèrent souvent à la portée de la vue & du canon ; l'une employant son arrière-garde à rompre les ponts , tandis que l'avant-garde de l'autre s'occupoit à les réparer.

Jamais danger ne fut plus éminent , il y avoit tout à craindre , & presque rien à espérer. Aucune description ne peut représenter avec fidélité ces momens critiques , ceux-mêmes qui jouerent un rôle dans ces terribles scènes ne reportent la vue sur le passé qu'avec une surprise mêlée de crainte , s'étonnant de ce qu'ils firent , & ne pouvant concevoir d'où leur vint cette énergie victorieuse avec laquelle ils résistèrent à leurs malheurs.

On s'attendoit que le temps pour lequel l'armée étoit enrôlée , suffiroit pour prolonger la campagne assez avant dans l'hiver ,

& qu'en conséquence, la rigueur de la saison & l'état des chemins, pourroient empêcher l'ennemi d'entreprendre aucune opération importante jusqu'à ce qu'on eût pu rassembler de nouvelles troupes; & je remarque ici, comme une chose digne d'attention de la part des Historiens à venir, que les Américains dans tous les mouvemens qu'ils firent jusqu'à l'attaque du poste des Hessois à Trenton, ne se proposèrent d'autre but que de tirer les choses en longueur, & de terminer le moins malheureusement possible, une campagne entreprise avec tous les désavantages de l'infériorité.

Cependant, la garnison du fort Washington fut faite prisonnière le 16 de Novembre; le tems de service d'une partie de l'armée expira le 30 du même mois; & la même cause diminuant chaque jour le nombre de ceux qui restoit, la retraite devint enfin leur dernière ressource. Il faut ajouter à ces circonstances, la déplorable condition de ces malheureux restes, composés pour la plus grande partie de la garnison du Fort Lée qu'ils avoient été obligés d'abandonner précipitamment, laissant derrière eux leurs provisions & leurs bagages: Il faut se peindre ces infortunés, fuyant devant

22 LETTRE SUR LES AFFAIRES

une armée supérieure, sans tentes, sans couvertures, sans aucunes des facilités nécessaires pour la préparation de leur nourriture; & cependant exécutant presque sous les yeux de l'ennemi, une marche de près de quatre-vingt-dix mille, qu'ils eurent l'adresse de faire durer dix-neuf jours.

Par cette tournure imprévue des affaires, le pays fut en un instant plongé dans la confusion; il sentoit l'ennemi dans son sein, sans avoir d'armée à lui opposer: on ne pouvoit se promettre de secours que de la bonne volonté des Habitans, chacun alors stipula pour lui-même, & se détermina librement.

Dans cette situation, également faite pour abattre & pour exciter le courage, une généreuse ardeur s'empare de tous les esprits; le Gentilhomme, le Marchand, le Fermier, l'Artisan, le Laboureur, se déterminent unanimement à renoncer aux douceurs domestiques; & se dévouant au métier pénible de soldat, tous se préparent à supporter les rigueurs d'une campagne, au cœur de l'hiver. Ils avoient compté sur l'habileté d'une retraite, qui put causer un retardement dans les opérations de l'ennemi; leur attente ne fut point trompée, puisque par

l'effet de cette même retraite, les renforts volontaires eurent le temps de joindre le Général Washington sur la Delaware.

L'Abbé Raynal ne se trompe pas moins, quand il dit : que les Américains tombèrent *inopinément* sur Trenton. Cette opération ne fut point l'affaire du hazard, & le Général Washington avoit évidemment ce projet en vue, lorsque dans le silence de la nuit, au milieu des neiges & des glaces il traversa la Delaware qu'il repassa sur le champ avec ses prisonniers, dès qu'il eut accompli son dessein. Cette entreprise ne fut pas même un secret pour l'ennemi ; il en fut informé par une Lettre que les Américains trouvèrent depuis, écrite par un Officier Anglois de Princeton, au Colonel Rolle qui commandoit les Hessois à Trenton. Cependant malgré cet avis, le poste ne laissa pas d'être complètement surpris : une légère circonstance qui avoit l'air d'une méprise de la part des Américains, entraîna Rolle dans une erreur plus réelle & plus importante.

Voici le fait. Un détachement composé de vingt ou trente Américains, commandé par un Officier qui n'étoit point informé de l'attaque méditée, eut ordre de traverser la rivière à

24 LETTRE SUR LES AFFAIRES

quelques milles au-dessus de Trenton. La nuit de Noël, qui se trouvoit la nuit même indiquée dans l'information que Rolle avoit reçue, ce détachement fut rencontré & dissipé par un parti de Hessois: rien ne paroissant plus, les Hessois prirent le corps qu'ils venoient de battre pour un parti avancé de l'Armée Américaine, & regardant comme déconcertée une entreprise qui dans le fait n'étoit pas encore commencée, ils regagnèrent leurs quartiers; en sorte que cette circonstance qui auroit dû exciter une alarme, & préparer la perte des Américains, ne servit au fond qu'à favoriser leur entreprise, en détruisant l'effet d'une information qui pouvoit la renverser. Un peu après la pointe du jour, le Général Washington entra dans la ville, & s'en étant rendu maître après une résistance légère, il y fit un peu plus de neuf cens prisonniers.

Cette combinaison de circonstances équivoques, se rapportant à ce que l'Abbé Raynal appelle *l'Empire étendu du hazard*, offroit un champ vaste à ses conjectures si elle lui eut été connue; & je suis fâché qu'il n'ait pas eu cette occasion d'exercer son talent pour les réflexions ingénieuses.

L'action de Princeton fut infiniment plus

compliquée, & suivie de conséquences beaucoup plus extraordinaires. Non-seulement dans cette occasion, les Américains, par la supériorité de leurs manœuvres, déconcertèrent entièrement tous les plans des Anglois au moment de leur exécution; mais ils sûrent encore attirer hors de ses postes un ennemi qu'ils n'étoient pas capables d'en chasser, & le contraignirent à terminer la campagne. Cette circonstance étant un fait militaire mal connu en Europe, j'en vais rapporter les différentes parties le plus brièvement qu'il me sera possible: cette légère esquisse pourra préserver de l'erreur les Ecrivains futurs, & sauver en même-temps de l'oubli ces scènes d'un merveilleux courage.

Immédiatement après la surprise du poste des Hessois à Trenton, le Général Washington repassa la Delaware, qui a environ trois quarts de mille de largeur en ce lieu, & reprit son ancien poste sur la rive de Pensilvanie. Trenton restoit sans être occupé, & l'ennemi se tenoit à Princeton à douze mille environ de distance sur le chemin de New-Yorck. Le temps devenoit rigoureux, & comme il n'y avoit que peu de maisons près du rivage où le Général Washington s'étoit posté, la plus grande partie de son

26 LETTRE SUR LES AFFAIRES

armée étant obligée de se tenir dans les campagnes & dans les bois voisins; ces considérations, jointes à quelques autres, le déterminèrent enfin à repasser la Delaware, & à s'établir à Trenton. C'étoit-là certainement une démarche audacieuse, & si l'on fait attention à la terreur panique qui s'étoit emparée des ennemis, après la perte du poste des Hessois, on conviendra qu'elle avoit tout l'air d'une bravade: mais pour donner une idée juste de cette affaire, il est nécessaire de décrire les lieux.

Trenton est situé sur un terrain incliné, à trois quarts de mille environ de la Delaware; du côté de l'Est, ou de Jersey, un petit ruisseau suffisant pour faire aller un moulin qu'on a bâti sur son cours, partage la ville en deux parties, & va se décharger ensuite dans la Delaware, presque à angles droits. La division la plus élevée qui est celle du Nord-Est, contient environ soixante-dix ou quatre-vingt maisons; la plus basse en contient environ quarante ou cinquante; le terrain sur lequel on a bâti les maisons, s'abaisse des deux côtés par une pente insensible qui se termine au ruisseau; & les deux divisions de la ville élevées comme en amphithéâtre, se présentent l'une à l'autre un agréable point

de vue : on a bâti un pont de pierre, d'une seule arche, sur le ruisseau qui les sépare.

Le Général Washington avoit à peine pris poste, il n'avoit pas même encore rassemblé les différens partis de milice, dont les uns étoient en détachement, & les autres en route pour le joindre, que les Anglois laissant derrière eux une forte garnison à Princeton, font une marche rapide, & tombent sur Trenton qu'ils attaquent par le quartier supérieur ou du Nord-Est : Un parti d'Américains fut obligé d'arrêter leur corps avancé par une escarmouche, pour donner le temps au Général Washington de faire transporter de l'autre côté du ruisseau les équipages & les provisions.

En peu de temps les Anglois furent en possession d'une moitié de la ville, les Américains de l'autre, & les deux armées n'étoient séparées que par le ruisseau. On ne pouvoit imaginer une situation plus critique; & si jamais le destin de l'Amérique dépendit des événemens d'une journée, certainement ce fut en cette occasion. La Delaware chariant des glaces immenses ne pouvoit plus être traversée : la retraite en Pensylvanie étoit par conséquent devenue impossible; & quand même la saison auroit

28 LETTRE SUR LES AFFAIRES

permis le passage d'une rivière aussi large, ce n'étoit pas une entreprise qu'on pût tenter sous les yeux de l'ennemi. Les routes détournées étoient rompues ou rendues impraticables par la gelée, & le grand chemin étoit occupé par les Anglois.

Sur les quatre heures de l'après-dîné, les Anglois s'approchèrent du pont dans le dessein de s'en emparer; mais ils furent repoussés: alors, quoique le ruisseau qui coule rapidement dans un lit naturel & peu profond, pût être traversé par-tout entre le pont & la Delaware, ils ne se présentèrent plus; la nuit approchoit, & se flattant qu'ils avoient obtenu tous les avantages qu'ils pouvoient désirer, & dont ils se croyoient les maîtres de profiter dès qu'ils le voudroient, ils cessèrent toutes leurs opérations, & se préparèrent seulement à attaquer les Américains le matin du jour suivant.

Mais ce jour produisit une scène à laquelle on étoit loin de s'attendre: les Anglois étoient sous les armes, & se dispoisoient à marcher, quand un de leurs Chevaux-légers, arrivant à toute bride de Princeton, leur apprit que le Général Washington ayant attaqué & emporté cette place ce matin même, se dispoisoit à s'em-

parer du magasin de Brunswick. A cette nouvelle, les Anglois consternés, qui étoient sur le point de livrer l'assaut au camp que les Américains avoient abandonné, renoncèrent à leur dessein, & reprirent avec précipitation le chemin de Princeton.

Cette retraite est un de ces évènements extraordinaires que la postérité traitera vraisemblablement de fabuleux. On aura peine à croire que deux armées, du sort desquelles dépendoient de si considérables intérêts, se soient trouvé rassemblées dans un aussi petit espace que Trenton; & que l'une d'elles, à la veille d'un engagement, ait pu se dérober entièrement à l'autre, avec ses provisions, ses bagages, son artillerie, sans que ses mouvemens fussent même soupçonnés. Et dans cette occasion, les Anglois furent si complètement trompés, que quand ils ouïrent le bruit du canon & de la mousqueterie qui se faisoit entendre à Princeton, ils crurent que c'étoit le tonnerre, quoiqu'on fût alors au cœur de l'hiver.

Le Général Washington, pour mieux déguiser sa retraite, avoit fait allumer des feux sur le devant de son camp. Non-seulement ces feux jetèrent & entretenirent l'ennemi dans l'erreur,

en lui faisant croire que les Troupes Américaines vouloient se livrer au repos, mais ils lui déroberent encore la connoissance de tout ce qui se passoit. On sçait que la flamme est aussi impénétrable à l'œil que le mur le plus épais; & l'on peut dire avec vérité, que ces flammes furent en effet pour l'une des armées la colonne de feu, & pour l'autre la colonne de nuages. Les Américains, après une marche détournée d'environ dix-huit mille, atteignirent enfin Princeton de fort bonne heure dans la matinée.

Ils y firent deux ou trois cent prisonniers, avec lesquels le Général Washington repartit sur le champ. L'avant-garde de l'armée Angloise rentra dans Princeton une heure environ après le départ des Américains, qui poursuivant leur marche le reste du jour, arrivèrent sur le soir dans un lieu convenable, loin du grand chemin de Brunswick, à seize mille à-peu-près de Princeton. Ils étoient si accablés & si épuisés par les fatigues qu'ils avoient supportées, & le service continuel qu'ils avoient été obligés de faire pendant deux jours & une nuit,

(1) Voyez l'Exode.

ne faisant que marcher d'action en action, sans relâche, sans abri & presque sans rafraîchissemens, que la terre nue & gelée, sans autre couverture que le ciel, leur parut à tous un lit délicieux. Par ces deux opérations, exécutées avec des forces inférieures en tout, les Américains terminèrent avec avantage, une campagne dont les suites les menaçoient peu de jours auparavant d'une entière destruction. Les Anglois craignant pour leur magasin de Brunswick, situé à dix-huit mille de Princeton, marchèrent immédiatement vers cette ville, où ils arrivèrent assez tard dans la soirée; & d'où ils n'osèrent tenter aucuns mouvemens pendant près de cinq mois.

Ayant ainsi tracé les principaux traits de ces deux actions intéressantes, je quitte ces sujets, pour examiner & corriger des erreurs où l'Abbé Raynal est tombé, dans le compte qu'il rend du papier monnoie & de la dette de l'Amérique. Voici comme il s'explique sur ces deux objets :

- » Ces richesses idéales furent repoussées. Plus
- » le besoin obligeoit à les multiplier, plus leur
- » avilissement croissoit. Le Congrès s'indigna
- » des affronts faits à sa monnoie, & il déclara

33 LETTRE SUR LES AFFAIRES

» traîtres à la Patrie , tous ceux qui ne la re-
» cevroient pas comme ils auroient reçu de
» l'or.

» Est-ce que ce corps igneroit qu'on ne com-
» mande pas plus aux esprits qu'aux sentimens ?
» Est-ce qu'il ne sentoit pas que dans la crise
» présente tout Citoyen raisonnable craindroit
» de compromettre sa fortune ? Est-ce qu'il
» ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une Ré-
» publique il se permettoit des actes d'un def-
» potisme inconnu dans les régions même les
» plus façonnées à la servitude ? Pouvoit-il se
» dissimuler qu'il punissoit un défaut de con-
» fiance des mêmes supplices qu'on auroit à
» peine mérités par la révolte & la trahison ?
» Le Congrès voyoit tout cela ; mais le choix
» des moyens lui manquoit. Ses feuilles mé-
» prisables & méprisées étoient réellement trente
» fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on
» en fabriquoit encore. Le 13 Septembre 1779,
» il y en avoit dans le public pour 35,544,155 l.
» L'Etat devoit d'ailleurs 8,385,356 liv., sans
» compter les dettes particulières à chaque
» Province. «

L'Abbé Raynal s'exprime donc ici, comme
si les Etats-Unis avoient contracté une dette
de

de plus de quarante millions sterling, outre les dettes particulières à chaque Province ; après quoi, parlant du commerce que font avec l'Amérique les Nations étrangères, il avance que » les Etats vraiment commerçans, instruits » que l'Amérique septentrionale avoit été ré- » duite à contracter des dettes, à l'époque de » sa plus grande postérité, pensèrent judicieu- » sement, que dans sa détresse actuelle elle ne » pourroit payer que fort peu de chose de ce » qui lui seroit apporté. «

Je sens qu'il doit être fort difficile de faire connoître aux Etrangers les détails & les circonstances propres à éclaircir la nature de notre papier monnoie, puisqu'il se trouve même parmi nous, des gens qui ne les comprennent pas : au reste, son sort est à présent fixé parmi nous, & nous lui avons consacré d'un accord unanime, cette espèce de reconnaissance qu'on a même pour les choses inanimées dont on a reçu de longs services. Chacun des instrumens de notre liberté a des droits à notre estime ; mais le papier monnoie, qui fut, pour ainsi dire, la pierre angulaire de l'édifice, ne doit jamais être oublié. Il y a quelque chose dans un esprit reconnoissant, qui s'étend jus-

34 LETTRE SUR LES AFFAIRES

qu'aux objets purement matériels, & qui ne peuvent être ni flatés de nos égards, ni blessés par nos négligences; c'est une observation que tout homme est à portée de faire.

Je reviens : quoique le papier monnoie fût d'abord répandu par le Congrès sous le nom même de *dollars*, il ne conserva pas toujours cette valeur. Ceux qui circulèrent la première année étoient égaux à l'or & à l'argent. Ils baissèrent la seconde année; la troisième ils baissèrent encore plus; ainsi de suite, pendant l'espace de cinq ans, après quoi je ne pense pas qu'il y en eût de répandus dans le public pour plus de dix ou douze millions sterling.

A présent il faut faire attention, qu'il auroit fallu lever dix ou douze millions sterling de taxes, pour soutenir les frais de la guerre pendant cinq ans : or comme, tant que les papiers circulèrent, supportant annuellement une réduction qui les anéantit par degrés, il n'y eut aucune taxe importante de mise, il faut convenir que l'événement fut le même pour le public : la réduction tint lieu d'impôt; le peuple devoit fournir une somme de dix ou douze millions sterling; &, pourvu qu'il ne payât pas deux fois, le choix entre les manières de

contribuer doit lui être à-peu-près indifférent. Cette dette, dont parle l'Abbé Raynal, n'existe donc point réellement, puisqu'elle se trouve payée par les sacrifices volontaires des particuliers, qui consentirent à supporter, sur les papiers qui circuloient entr'eux, une réduction à-peu-près égale au montant des frais de la guerre pendant cinq ans.

Aujourd'hui, le papier monnoie n'étant plus employé, il n'y aura plus de réduction; l'or & l'argent vont redevenir le moyen d'échange, & la guerre se continuera par le secours des impôts. De cette sorte, il en coûtera moins au public qu'il ne lui en coûtoit par l'effet des réductions; mais comme dans le fond il n'a jamais contribué qu'une fois, ne payant point d'impôt dans le temps de la réduction, & ne supportant plus de réduction depuis l'établissement de l'impôt, la chose sera à-peu-près égale; avec cet avantage moral cependant, du côté de la taxe, qu'elle produit ordinairement la frugalité & la prévoyance, tandis que la réduction entraîne toujours la négligence & la dissipation.

L'établissement de la taxe présente encore l'avantage d'une répartition plus juste dans la

38 LETTRE SUR LES AFFAIRES

contribution, puisque chacun se trouvant imposé proportionnellement à ses moyens; si la quotité d'un homme se trouve désormais inférieure à la somme qu'il avoit coutume de perdre par l'effet des réductions, le changement lui sera favorable; tandis que si la quotité d'un autre se trouve supérieure à ce qu'il perdoit auparavant par la réduction, il sera prouvé par là qu'il ne payoit pas alors ce qu'il devoit payer; car il faut toujours se souvenir que ces réductions tenoient lieu d'impôt.

Il est bien vrai qu'on n'avoit pas prévu d'abord que la dette contractée par le moyen du papier monnoie s'éteindroit ainsi d'elle-même: mais les choses étant arrivées à ce point, par le consentement volontaire de tous & de chacun; elle fut en effet acquittée par ceux qui devoient réellement. Il n'y eut peut-être jamais un acte aussi universellement national que celui-ci; le Gouvernement n'y eut point de part; chacun consentit librement à déprécier ses papiers; car tel fut l'effet que produisit le haussement de la valeur nominale des denrées. Mais dans le fond, chaque Américain supportant par cette réduction une perte égale à la somme qu'il auroit dû fournir pour l'extinction de la dette,

On doit tenir compte de cette perte ; elle doit être considérée comme représentant la portion de taxe de chacun , dans le temps où la taxe n'étoit pas encore établie : ce seroit donc une grande injustice , d'imposer le peuple après la guerre , pour le paiement d'une chose qu'il a déjà payée ; ce seroit valider dans les mains d'autrui des papiers qui perdirent toute valeur dans les siennés.

Le papier monnoie fut répandu comme un moyen de soutenir la guerre , il a rendu ce service tant qu'il a circulé , sans être d'ailleurs essentiellement à charge au public ; mais imaginer , comme quelques-uns l'ont fait , qu'à la fin de la guerre il doit se transformer en or ou en argent , c'est supposer qu'au lieu de nous causer les dépenses ordinaires , cette même guerre a dû nous rapporter deux cens millions de dollars.

S'il reste encore quelque chose d'obscur dans la situation de l'Amérique , soit par rapport à ses papiers , soit quant à d'autres circonstances , il faut se souvenir que c'est ici une guerre entièrement nationale ; les Américains combattoient pour leur indépendance , & pour la défense de leur pays & de leurs propriétés. Chez eux , le Gouvernement , le peuple , l'armée , ne forment , pour ainsi dire , qu'un seul & même corps , par

la réunion des intérêts & des volontés : On combat ailleurs pour les caprices & la fortune d'un seul , pour dépouiller des Rois de leur Trône & de leur Empire ; il s'agit ici de la majesté du peuple & de la propriété générale. Tous , pénétrés de ces principes , veulent contribuer à la défense commune de leur peine ou de leur argent ; ils se regardent comme membres du Souverain , comme ayant part à l'administration , & tout soldat meurt libre & Roi.

L'Abbé Raynal termine le passage que je viens de citer , par une observation au sujet des dettes que l'Amérique contracta dans le temps de sa plus grande prospérité , (c'est-à-dire , avant le commencement des hostilités) , qui sert à prouver , quoiqu'il affecte de ne pas le remarquer , la prodigieuse différence qui se trouve en matière de commerce , entre les nations libres & les nations assujetties. L'Amérique dans l'état de dépendance , quoique jouissant de tous les avantages de la paix , ne put jamais , avec un commerce gêné , balancer l'importation par l'exportation , & fut obligée de s'endetter annuellement : depuis qu'elle est libre , quoiqu'engagée dans une guerre coûteuse , elle n'a plus besoin de crédit. Ses magasins regorgent de marchan-

diffuses, l'or & l'argent circulent abondamment : comment toutes ces choses se sont-elles établies ? il est difficile de le dire ; mais ce sont des faits, & les faits sont plus concluans que des raisonnemens.

Comme il est probable que cette lettre sera publiée en Europe, les remarques qu'elle contient serviront à faire voir l'extrême folie de la Grande Bretagne, quand elle fonda l'espoir de ses succès contre nous, sur l'extinction de notre papier-monnaie ; cette spéculation puérite prête aux allusions les plus ridicules ; sous ce point de vue on peut comparer l'Angleterre à un lion affamé, qui veut envelopper sa proie dans les minces filets d'une arignée.

Après s'être expliqué de la sorte sur nos papiers d'état, l'Abbé Raynal continue à rendre compte de la situation de l'Amérique pendant l'hiver de 1777 & le printemps suivant, & finit ses observations par quelques mots sur le traité qui fut signé en France ; & sur les propositions du ministère Anglois qui furent rejetées par les Américains : mais il se trouve dans sa manière de présenter ces faits une erreur importante, & qui lui est commune avec d'autres Historiens Européens ; tous s'étant trompés sur

les véritables causes qui firent rejeter en Amérique les propositions des Anglois.

Dans l'hiver de 1777, & le printemps suivant, le congrès étoit assemblé à Yorck-Town, en Pensilvanie; les Anglois étoient maîtres de Philadelphie, & le Général Washington étoit campé avec son armée sous des huttes à la Valley-Forge, à trente-six mille de-là. Chacun peut se souvenir qu'à la vérité la situation étoit critique, mais certainement elle n'étoit pas désespérée; voici comment l'Abbé Raynal s'en explique :.....

« Une foule de privations , ajoutée à tant
 » d'autres fléaux , pouvoit faire regretter aux
 » Américains leur ancienne tranquillité , les in-
 » cliner à un raccommodement avec l'Angle-
 » terre. En vain on avoit lié les peuples par la
 » foi des sermens , & par l'empire de la Reli-
 » gion , au nouveau Gouvernement. En vain on
 » avoit cherché à les convaincre de l'impossi-
 » bilité de traiter sûrement avec une Métropole
 » où un Parlement renverferoit ce qu'un autre
 » Parlement auroit établi. En vain on les avoit
 » menacé de l'éternel ressentiment d'un ennemi
 » outragé & vindicatif; il étoit possible que ces
 » inquiétudes éloignées ne balançassent pas le
 » poids des maux présens.

» Ainsi le pensoit le Ministère Britannique,
 » lorsqu'il envoya dans le nouveau monde des
 » Agens publics, autorisés à tout offrir, excepté
 » l'indépendance, à ces mêmes Américains,
 » dont deux ans auparavant on exigeoit une sou-
 » mission illimitée. Il n'est pas sans vraisem-
 » blance que quelques mois plutôt ce plan de
 » conciliation auroit produit un rapprochement.
 » Mais à l'époque où la Cour de Londres le fit
 » proposer, il fut rejeté avec hauteur, parce
 » qu'on ne vit dans cette démarche que de la
 » crainte & de la foiblesse. Les Peuples étoient
 » rassurés; le Congrès, les Généraux, les Trou-
 » pes, les hommes adroits ou hardis, qui dans
 » chaque Colonie s'étoient saisis de l'autorité :
 » tout avoit recouvré sa première audace. C'é-
 » toit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce
 » entre les Etats - Unis, & la Cour de Ver-
 » sailles, signé le 6 Février 1778 ».

Je ne puis m'empêcher de remarquer sur ce passage, combien il est essentiel pour la fidélité de l'histoire, d'accorder soigneusement les événemens & les temps. Le défaut d'exactitude à cet égard, produit une confusion qui conduit à se tromper sur les véritables rapports des effets & des causes; & souvent même en fait appercevoir d'entièrement chimériques.

Ici, par exemple, l'Abbé Raynal a raison de dire que les offres du ministère Britannique furent rejetées avec dédain : mais comme il se trompe sur le temps où il place cette résolution du Congrès; il se trompe aussi dans ses conjectures sur les causes qui la produisirent.

Il est clair que la signature du traité de Paris, le 6 Février 1778, ne put avoir en Amérique aucun effet sur les esprits, jusqu'au temps où l'on en fut informé; c'est pourquoi, quand l'Abbé Raynal prétend que le refus des offres fut une suite de cette alliance, il entend sans doute qu'alors elle étoit connue, ce qui certainement n'est pas vrai. Par cette erreur, non-seulement il prive les Américains de la gloire que mérite le courage inébranlable qu'ils ont développé dans une situation aussi difficile, mais il se laisse entraîner ensuite, par une conséquence naturelle de la même erreur, à des suppositions injustes; comme lorsqu'il avance que s'ils n'eussent pas été informés du traité, ils eussent probablement accepté les offres; tandis qu'il est de fait qu'ils n'avoient aucune connoissance de ce traité au temps où ils les rejetèrent, & que par conséquent il ne put servir de motif à leur refus.

Ces propositions ou ces offres étoient contenues dans deux bills, proposés au Parlement par le Lord North, le 17 Février 1778. Ces bills passèrent rapidement dans les deux Chambres, & sans qu'ils eussent été assujettis aux formes ordinaires du Parlement, on se hâta d'en tirer des copies, qui furent envoyées au Lord Howe & au Général Howe qui se trouvoient alors à Philadelphie, avec le titre de Commissaires. Le Général Howe les fit imprimer sur-le-champ, & en envoya des exemplaires au Général Washington, par un Parlementaire, afin qu'ils fussent présentés au Congrès à Yorck-Town, où ils arrivèrent le 21 Avril 1778. Voilà tout ce qu'on peut dire sur l'arrivée des Bills en Amérique.

Le Congrès, suivant son usage, fixa un Comité composé de quelques-uns de ses membres, pour examiner ces Bills & en faire le rapport. Le jour suivant, c'est-à-dire le vingt-deux, ce rapport fut présenté, lu & universellement approuvé. Il fut résolu qu'on l'inséreroit dans le Journal du Congrès, & qu'il seroit publié pour l'instruction générale. Il y a apparence que l'Abbé Raynal, en parlant du refus des propositions, ne peut avoir eu

II LETTRE SUR LES AFFAIRES

en vue que ce rapport du Comité, puisque le Congrès ne donna point d'autre réponse sur les Bills, & que sur une seconde adresse qu'il reçut de la part des Commissaires Anglois, en date du 27 Mai, il les renvoya au détail de ses résolutions, imprimées le 22 d'Avril. Voilà tout ce qu'on peut dire sur le refus des propositions.

Le 2 de Mai, c'est-à-dire onze jours après le refus, le Traité, conclu entre les États-Unis & la France, arriva à Yorck-Town; & jusqu'à ce moment, le Congrès, loin d'avoir reçu la moindre information à ce sujet, n'avoit pas même l'idée de la prochaine exécution d'un tel dessein. Mais de peur que cette déclaration de ma part ne passe pour une assertion vaine & dénuée de fondement, je l'appuyérai de preuves; car il est de la plus grande importance, pour bien établir la nature & les principes de la révolution, de faire connoître que depuis la déclaration de son indépendance, quoique souvent réduite aux plus cruelles extrémités, quoiqu'on employât contre elle la violence, l'artifice ou la persuasion, jamais l'Amérique ne conçut la plus légère idée d'abandonner ses projets & sa liberté. Ces preuves sont d'autant

DE L'AMÉRIQUE. 63

plus nécessaires, que le système du Ministère Britannique fut toujours de représenter aux Nations d'Europe, l'Amérique comme incertaine dans sa politique & dans ses résolutions; espérant par là diminuer son crédit; & affaiblir la confiance que les Puissances Européennes, ou quelques-unes d'entre ces Puissances, pouvoient être disposées à prendre en elle.

Dans le temps où ces choses se passaient, j'étois Secrétaire du Congrès au département des affaires étrangères. Toutes les lettres politiques des Commissaires Américains étoient déposées entre mes mains; toutes les dépêches officielles s'écrivoient dans mes Bureaux; & je puis assurer, que lorsque les propositions de l'Angleterre furent refusées, le Congrès étoit si loin d'être informé de la signature du Traité, qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit reçu une seule ligne d'information sur quelque sujet que ce fût, de la part des Commissaires qu'il avoit alors à Paris. Il y a apparence que ce contre-temps avoit été causé par la perte du port de Philadelphie, & de la navigation de la Delaware; mais sur-tout par le danger des mers, couvertes en ce temps là de Corsaires Anglois.

46 LETTRE SUR LES AFFAIRES

Un seul paquet étoit parvenu à Yorck-Town, au mois de Janvier précédent; c'est-à-dire environ trois mois avant l'arrivée du Traité; mais ce qui paroitra fort surprenant, c'est qu'on en avoit enlevé toutes les lettres, avant de le confier au Vaisseau qui devoit l'apporter en Amérique, & l'on y avoit substitué des feuilles de papier blanc.

Après avoir ainsi déterminé le temps où les propositions des Commissaires Anglois furent reçues, & celui où le Traité d'alliance nous parvint; après avoir montré que le refus des premières fut antérieur de onze jours à l'arrivée du dernier; & qu'alors nous n'avions pas la moindre connoissance relative à l'accomplissement prochain ou éloigné d'une semblable mesure, on ne peut plus attribuer notre refus qu'aux sentimens invariables que nous avons voués à nos ennemis; à la résolution invincible que nous avons prise, de soutenir notre liberté jusqu'au dernier soupir, & nullement à la connoissance d'un nouvel événement, dont nous n'étions alors, ni ne pouvions être informés.

Il y a de plus dans le rapport du Comité

(que je joins ici) (*) une certaine vigueur d'expression , dont le plus grand mérite est d'avoir

(*) *Fait dans le Congrès le 22 Avril 1778.*

» Le Congrès ayant reçu une Lettre du Général , en date du 18 , contenant un certain papier imprimé , envoyé de Philadelphie ; & qui paroît être le plan d'un Bill déclaratoire des *intentions* du Parlement de la Grande-Bretagne , quant à l'exercice du *droit* qu'il s'attribue d'imposer des taxes dans les Etats-Unis ; comme aussi le plan d'un autre Bill , qui donne pouvoir au Roi d'Angleterre de nommer des Commissaires autorisés à traiter , à discuter & à convenir sur les moyens d'appaiser certains désordres dans lesdits Etats ; le Comité auquel on a renvoyé ces dépêches , demande permission d'observer à ce sujet :

» Que ledit papier ayant été répandu , d'une manière clandestine , & seulement parmi certaines personnes , suivant qu'il convenoit aux vues de l'ennemi , il doit être imprimé & publié sur le champ pour l'instruction du Public. »

» Le Comité ne peut assurer , si les choses que contient ledit papier ont été rédigées à Philadelphie ou en Angleterre ; beaucoup moins si elles ont été réellement & véritablement destinées à être présentées au Parlement de ce Royaume , ou si ledit Parlement voudra les consacrer par les formalités ordinaires de ses loix ; il penche cependant à croire que cela arrivera , par les raisons suivantes :

28 LETTRE SUR LES AFFAIRES

paru avant que le Traité fût connu. Ce qui peut passer pour une juste fierté dans les malheureux ,

» 1^o. *Parce que*, dans le courant de l'hiver dernier, le Général Anglois a fait quelques tentatives pour mettre sur pied une espèce de traité ; quoique, soit par une idée fautive de son importance & de sa propre dignité, soit par ignorance, soit enfin par quelqu'autre cause, il ait négligé de s'adresser alors aux personnes revêues de l'autorité nécessaire pour écouter ses propositions.

» 2^o. *Parce que* les Anglois supposent, que l'idée illusoire d'une cessation d'hostilités, entraînera du refroidissement & des lenteurs dans les préparatifs de guerre de ces Etats.

» 3^o. *Parce que* croyant les Américains fatigués de la guerre, ils pensent qu'ils accepteront pour l'amour de la paix, toutes les conditions qu'on voudra leur proposer.

» 4^o. *Parce qu'ils* supposent que la corruption peut influer dans nos négociations, comme elle influe dans leurs querelles.

» 5^o. *Parce qu'ils* attendent de cette démarche les mêmes effets qu'ils se promettoient de la motion qu'un de leurs Ministres appelloit *sa motion conciliatrice* : c'est-à-dire, qu'ils espéroient qu'elle détourneroit les Nations étrangères de donner des secours aux Etats-Unis ; qu'elle engageroit les Sujets Anglois à continuer un peu plus long-temps la guerre actuelle, devient

devient une bravade insultante aux premiers retours de la prospérité : & l'alliance fortifioit

& qu'elle détacheroit quelques hommes foibles en Amérique, de la cause de la vertu & de la liberté.

» 6°. *Parce que* le Roi d'Angleterre a sujet de craindre, & craint en effet, que ses Flottes & ses Armées, au lieu d'être employées contre les Etats-Unis, ne soient désormais nécessaires à la défense de ses propres possessions.

Et 7°. *Enfin, parce que* l'impossibilité de subjuguier l'Amérique devenant de jour en jour plus inconteste, il est de l'intérêt de la Grande-Bretagne de terminer enfin cette guerre, quelques puissent être d'ailleurs les conditions du traité de paix.

» Le Comité demandé qu'on lui permette d'observer de plus, qu'en supposant que les objets contenus dans ledit papier soient réellement approuvés & enregistrés par le Parlement d'Angleterre, cela ne peut servir qu'à montrer plus clairement la foiblesse & la méchanceté des ennemis de l'Amérique.

» *Leur foiblesse.*

» 1°. *Parce qu'ils* ont déclaré anciennement qu'ils avoient non-seulement le droit de lier les Etats-Unis dans tous les cas quelconques, mais encore que les habitans desdits Etats étoient obligés de se soumettre absolument & sans condition à l'exercice de ce droit, parce qu'ils se sont efforcés d'obtenir cette soumission par la force ouverte ; d'où l'on doit conclure,

tellement la cause de l'Amérique, que si elle eût été connue au temps où le Congrès ren-

que s'ils renoncent à de semblables prétentions, rien ne fait mieux connoître l'impuissance où ils se trouvent à présent de les faire valoir.

» 2°. *Parce que* leur Prince a rejeté jusqu'ici les plus humbles demandes des Représentans de l'Amérique, suppliant seulement qu'on voulût les considérer comme Sujets, & qu'on les protégéât dans la jouissance de leurs biens, de la paix & de la liberté; parce qu'il a fait une guerre cruelle aux Américains, employant les Sauvages à massacrer leurs femmes & leurs enfans innocens; & qu'à présent ce même Prince offre de traiter avec ces Représentans, qu'il avoit auparavant rebutés avec dédain, & consent d'accorder aux armes de l'Amérique ce qu'il refusa constamment à ses prières.

« 3°. *Parce qu'ils* ont fait tous leurs efforts pour conquérir ce Continent, rejetant toute idée d'accommodement, d'après la confiance qu'ils avoient en leurs propres forces; d'où l'on voit clairement, que le changement de leurs dispositions, annonce la perte de cette confiance.

« Et 4°. *Enfin, parce que* le langage constamment employé, non-seulement par leurs Ministres, mais encore dans les actes les plus solennels & les plus authentiques de la Nation, a toujours été; qu'il étoit incompatible avec la dignité nationale, de traiter avec

dit sa réponse, cette réponse eût présenté plutôt le caractère de l'insolence, que la noble

l'Amérique tant qu'elle auroit les armes à la main; & que nonobstant ces résolutions, ils ne laissent pas d'être sur le point de faire des offres pour un traité.

« Quant à leur malice & à leur fausseté, on les appercevra clairement après les réflexions suivantes.

« 1°. *Les Bills* proposés contiennent une renonciation directe ou indirecte de la part de l'ennemi, à ses anciennes prétentions, ou ils ne la contiennent pas; s'ils la contiennent, il reconnoît par-là, qu'il a sacrifié quantité de braves gens dans une injuste querelle: s'ils ne la contiennent pas, ils ne sont faits que pour abuser les Américains, & pour les amener insidieusement à des termes auxquels on n'a jamais pu les réduire, ni par le raisonnement avant la guerre, ni par la violence depuis le commencement des hostilités.

« 2°. Le premier de ces *Bills* paroît être, par son titre, une déclaration des *intentions* du Parlement d'Angleterre, concernant l'exercice du droit d'imposer des taxes dans les Etats-Unis; c'est pourquoi, si lesdits Etats consentoient à traiter en conséquence de ce *Bill*, ils reconnoitroient par cette conduite, un droit pour l'établissement duquel la Grande-Bretagne a entrepris & suivi la guerre actuelle.

« 3°. Si la Grande-Bretagne avoit une fois obtenu des Etats-Unis, cette espèce de reconnaissance du

sérénité d'un courage à toute épreuve.

En tout, l'Abbé Raynal paroît s'être entière-

droit qu'elle reclame ; il est clair que ce même droit pourroit être exercé dès le premier changement, dans les tempéramens ou les humeurs des Membres du Parlement Anglois ; puisque le plus ou moins de rapport entre les premières intentions des hommes & leur conduite ultérieure, dépend toujours de ces sortes de hazards.

« 4°. Le contenu de ce premier *Bill*, ne présente rien de nouveau ; il est absolument semblable, par le fond des choses, à la motion ci-dessus mentionnée, & sujet aux mêmes objections qu'on peut faire contre elle ; avec cette différence cependant, que, *par la motion*, l'impôt devoit être suspendu aussi long-temps que l'Amérique consentiroit à donner tout ce qu'il plairoit au Parlement de demander ; au lieu que, *par les Bills proposés*, il ne devoit l'être qu'aussi long-temps que les idées des Parlemens à venir, s'accorderoient avec celles du Parlement actuel.

« 5°. Il paroît par le second *Bill*, que le Roi d'Angleterre peut, quand il lui plaît, nommer des Commissaires, pour traiter & convenir avec qui bon leur semblera, sur les différens objets qui se trouvent mentionnés dans ledit *Bill* : mais ces sortes de traités ou d'arrangemens, n'ont aucune validité sans le concours du Parlement, excepté quand il s'agit d'une suspension d'hostilités, ou de quelques autres actes,

ment trompé sur ce sujet ; car , au lieu d'attribuer le refus que nous fîmes des proposi-

tels que l'exercice du droit de faire grace, ou la nomination des Gouverneurs pour ces Etats souverains, libres & indépendans. C'est pourquoi le Parlement s'est réservé *en terme exprès*, le pouvoir d'annuler dans tous les autres cas, toute espèce de traité ; & de prendre avantage de chaque circonstance qui peut s'élever, pour soumettre ce Continent à ses usurpations.

« 6°. Ledit Bill, annonçant une offre de pardon, semble par-là, traiter de criminelle notre juste résistance ; & par conséquent entrer en négociation d'après cette ouverture, ce seroit reconnoître tacitement, que les peuples de ces Etats n'étoient en effet que des rebelles, comme l'Angleterre les nomme.

« 7°. Les habitans desdits Etats étant réclamés comme Sujets par le Parlement de la Grande-Bretagne, ce Corps pourroit facilement inférer de la nature même de la négociation qu'il s'efforce d'établir, que lesdits habitans doivent être liés de droit, par telles ou telles loix qu'il lui plaira de faire dans la suite ; d'où l'on voit, que toute convention établie sur une semblable négociation, pourroit être un jour, ou changée, ou complètement anéantie.

« Et 8°. Enfin, parce que ledit Bill porte que les Commissaires qui s'y trouvent mentionnés, peuvent traiter avec les individus particuliers ; circonstance

34 LETTRE SUR LES AFFAIRES

tions des Anglois , à la *connoissance* que nous avons du *Traité d'alliance* , il auroit dû au contraire , rapporter l'origine de ces propositions

entièrement contraire à la dignité du caractère national.

« D'après toutes ces choses , il paroît évident au Comité , que les Bills ci-dessus mentionnés , sont destinés à agir sur les esprits des peuples fidèles de ces Etats , de manière à semer entr'eux des divisions ; & à les détacher de la cause commune , qui par l'assistance Divine paroît enfin n'avoir plus à se promettre que des succès. Le Comité pense encore , qu'ils sont la suite de ce plan insidieux , qui depuis le temps de l'acte du timbre , jusqu'aujourd'hui , n'a cessé de tenir ces contrées engagées dans les débats , & plongées dans le sang ; & qu'on ne doit pas douter que l'Angleterre ne saisisse avidement , comme elle l'a toujours fait , la première occasion favorable pour déployer encore cette rage de domination , qui vient de déchirer son puissant Empire ; quoiqu'elle se soit vue forcée dans cette circonstance , comme dans plusieurs autres , à renoncer à ses injustes prétentions.

Sur toutes ces choses , le Comité supplie qu'on lui permette d'observer ; que les Américains s'étant unis dans cette querelle , sur les principes de l'intérêt général , & pour la défense des droits & des privilèges de chacun ; c'est de la continuation de cette union , cimentée depuis par les secours qu'ils n'ont cessé de se prêter mutuellement , & sur-tout par la

de la part du Cabinet Britanique, à la connaissance que les Ministres qui le composent avoient de cet événement. Cela explique fort bien la raison pour laquelle ces propositions

communauté des infortunes, que dépend aujourd'hui le succès complet de la cause qu'ils défendent, & à laquelle le genre humain entier doit prendre intérêt. C'est pourquoi, si quelqu'homme ou quelque société particulière en Amérique, s'efforçoit de faire un traité séparé avec les Commissaires Anglois, ou quelqu'un d'entre les Commissaires; cette lâche & méprisable démarche, doit nous faire considérer & traiter ceux qui l'auront faite, comme ennemis ouverts & déclarés de ces Etats.

Le Comité pense de plus, que les Etats-Unis ne peuvent convenablement entrer en quelque conférence que ce soit avec aucun des Commissaires Anglois, que l'Angleterre n'ait préliminairement rappelé ses Flottes & ses Armées, ou reconnu du moins en termes exprès & positifs l'indépendance desdits Etats.

Et comme il paroît, que le dessein de l'ennemi est de nous endormir dans une fatale sécurité; — le Comité pense, qu'afin que les Etats-Unis puissent agir désormais avec le poids & l'importance qui leur convient, on doit inviter les différentes Provinces à faire les plus grands efforts, pour que leurs contingens de Troupes continentales puissent être en campagne le plutôt possible, & veille à ce que la Milice

76 LETTRE SUR LES AFFAIRES
furent envoyées précipitamment en Amérique,
sous la forme de Bills & sans qu'elles fussent
passées en Acte. On se flatoit qu'elles pour-

desdits Etats se trouve en état d'agir à la première
occasion.

*Ce qui suit est la Réponse du Congrès, à la seconde Adresse
qu'il reçut de la part des Commissaires.*

York-Town, le 6 Juin 1778.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de mettre sous les yeux du Con-
grès, votre Lettre du 3 de ce mois, avec les actes du
Parlement d'Angleterre qui s'y trouvoient renfermés ;
& je suis chargé de vous répondre de la part de ce
Corps, qu'il a déjà exprimé ses sentimens sur des Bills
entièrement semblables à ces actes, dans un papier
publié le 22 Avril dernier.

Soyez persuadé, Monsieur, que quand le Roi d'An-
gleterre sera sérieusement disposé à mettre un terme
à la guerre injuste & cruelle qu'il a fait jusqu'ici
contre les Etats-Unis, le Congrès acceptera avec
plaisir toutes les conditions de paix qui pourront
s'accorder avec l'honneur des Nations indépendantes,
les intérêts de ses Constituans, & le respect invio-
lable qu'il a résolu d'avoir pour les traités.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

HENRY LAURENS, Président du Congrès.

Son Excellence Sir HENRY CLINTON.

K. B. Philad.

voient atteindre le continent avant qu'on y eût connoissance du Traité : mais quoiqu'elles y arrivassent effectivement comme on l'avoit espéré, elles n'en furent pas moins réjettées. Il est prouvé par les dates, que ces Bills furent présentés au Parlement d'Angleterre depuis la signature du Traité entre les Etats-Unis & la France : le Traité est du 6, & les Bills du 17 de Février. Il est prouvé de même, que la signature du Traité étoit connue du Parlement, lorsque les Bills y furent proposés, puisque M. Charles Fox en instruisit la Chambre, dans un discours qu'il prononça le 17 de Février, en réponse au Lord North ; & soutint que ce Ministre en étoit informé comme lui.

Quoique je ne sois pas surpris que l'Abbé Raynal se soit trompé, sur des faits historiques qui se sont passés à une si grande distance de lui, j'avoue que je ne puis m'empêcher de l'être, quand je le vois s'égarer (au moins suivant mon jugement) dans le champ mieux connu, des réflexions & de la philosophie. Ici les matériaux lui appartiennent ; il les crée, pour ainsi dire, il les dispose, il les arrange à son gré ; & les erreurs, s'il s'en trouve, sont entièrement de lui, & peuvent lui être reprochées.

55 LETTRE SUR LES AFFAIRES

Jusqu'ici j'ai borné mes remarques aux cir-
constances, à l'ordre dans lequel elles se sont
succédées, & aux événemens qu'elles ont pro-
duits : dans toutes ces choses, mes informa-
tions étant meilleures que celles de l'Abbé
Raynal, ma tâche étoit facile. J'ai moins de
confiance, quand il s'agit de contredire, sur
des matières de sentiment & d'opinion, un
homme que les années, l'expérience & la voix
publique, ont placé depuis long-temps dans le
premier rang ; & cependant, ces choses m'ont
fourni des observations que je ne puis passer
sous silence.

Depuis cet endroit de son Ouvrage, dans
lequel l'Abbé Raynal s'explique sur le refus
des offres, jusqu'à la fin, je trouve plusieurs
expressions qui me paroissent tenir davantage
d'une indifférence cinique que de la noble
liberté d'une ame élevée ; & quelques au-
tres dont le sens me paroît si obscur, qu'on
n'y peut remarquer aucune des beautés qui
distinguent les autres parties.

L'Abbé Raynal étant parvenu au temps où
commença le Traité d'alliance entre la France
& les Etats-Unis, se permet à ce sujet quel-
ques remarques.

« Enfin, dit-il, la Philosophie, dont le des-
 » sir est de voir tous les Gouvernemens justes,
 » & tous les Peuples heureux, en portant un
 » coup d'œil sur cette alliance d'une Monarchie
 » avec un Peuple qui défend sa liberté, en
 » cherche le motif: elle voit trop que le bonheur
 » de l'humanité n'y a point de part. »

Il importe peu de savoir dans quelle dispo-
 sition d'esprit ou d'humeur se trouvoit l'Abbé
 Raynal quand il écrivit ce passage. Cette con-
 noissance ne peut rien ajouter ou retrancher au
 mérite du sentiment qu'il y exprime. Si ce sen-
 timent est juste, il n'a pas besoin d'apologie;
 s'il est faux, il ne peut être excusé. Il est pré-
 senté comme une opinion de philosophie, &
 doit être examiné sans égard pour l'Auteur.

Il semble que ce soit un travers généralement
 attaché au génie, d'aimer mieux s'exercer sur
 des matières de pure curiosité que sur des ma-
 tières utiles: l'inquiétude naturelle à l'homme le
 porte à examiner l'origine des choses; il en
 veut connoître le comment & le pourquoi, ou
 bien il n'est pas content; il faut qu'il entre pour
 ainsi dire dans les conseils du sort, ou quelque
 chose va mal à son gré. Quelle est la cause de
 cette disposition? Est-ce crime? est-ce caprice?

20 LETTRE SUR LES AFFAIRES

ou légèreté? Je ne décide point; je m'arrête au sens que présente le passage que je viens de citer, & je vais déduire mes objections.

Premièrement, il me semble que ce n'est pas tant sur les motifs qui produisirent l'alliance, que sur les suites qu'elle peut avoir, que doivent s'exercer les réflexions du Philosophe. Les motifs, enveloppés dans l'obscurité du secret, ne peuvent être que difficilement pénétrés, & l'on risque à tout moment de s'égarer dans de vaines conjectures. Les suites présentent à l'esprit un champ vaste de spéculations agréables; & le Philosophe qui les observe, voit, pour ainsi dire, croître & se développer sous ses yeux une foule de prospérités & de biens.

Au reste, je m'en tiens à la signification littérale du paragraphe en question, & j'y trouve une erreur de la plus grande importance. L'Auteur y déclare ce qu'aucun homme n'a le droit de déclarer. Qui peut avancer en effet que le bonheur de l'humanité n'eût point de part aux motifs qui produisirent l'alliance? Pour oser le dire, il faudroit avoir pénétré jusqu'au fond l'esprit & le génie des nations qui s'y trouvent comprises; il faudroit y avoir découvert, & pouvoir y faire reconnoître d'autres motifs.

A mesure que l'indépendance de l'Amérique fut mieux connue, les biens qu'elle nous procurait, & les nombreux avantages qu'elle promettoit au genre humain parurent s'accroître de jour en jour : elle assuroit non-seulement le bien-être momentané de la génération actuelle, mais son influence s'étendoit encore jusques sur notre postérité la plus reculée ; & ces motifs s'unissant aux raisons que nous avions d'ailleurs, nous déterminèrent à proposer & à accepter les conditions d'un Traité que nous regardions comme le meilleur moyen d'étendre & d'affermir notre bonheur. Ainsi l'Abbé Raynal se trompe par rapport à nous.

D'un autre côté, la France étoit dans une situation bien différente de celle de l'Amérique ; elle n'étoit pas dans la nécessité de se chercher des amis ; & c'est la plus forte preuve qu'en s'unissant à nous, elle ne put être déterminée que par de bons motifs, c'est-à-dire, par le desir de procurer quelque bien, puisqu'il n'y a pas de bons motifs sans cette condition. Elle voyoit pour elle-même dans l'alliance une foule de convenances dignes de son attention. En s'unissant avec une Nation malheureuse, elle s'assuroit un Allié fidèle ; & diminuant par-là la puis-

fance d'un ennemi qu'elle ne cherchoit alors ni à détruire ni à humilier ; elle trouvoit ainsi le rare avantage de profiter sans nuire. A quelque point que la politique influe sur les actions de cette nature, il doit y avoir quelque chose de bon dans les premiers ressorts qui les produisent. Dans toutes les causes bonnes ou mauvaises, il faut nécessairement, pour que l'esprit puisse s'accommoder à l'objet, qu'il se trouve entr'eux une certaine conformité, sans laquelle l'esprit ne pourroit agir conséquemment. On ne peut suivre une mauvaise cause par de bons motifs, ni rester attaché long-temps à une bonne cause par de mauvais motifs : or, comme personne n'agit sans motifs, il faut croire que puisque dans cette occasion ils ne peuvent être mauvais, ils doivent être admis comme bons. L'Abbé Raynal embrasse dans ses vues un trop grand espace ; il dédaigne de le parcourir par degrés ; & parce qu'il n'apperçoit pas d'un coup d'œil la bonté des conséquences, il rejette trop légèrement celle du principe.

Il est bien vrai qu'on peut quelquefois s'engager, par de mauvais motifs, à soutenir une bonne cause ou à poursuivre un objet utile ; mais cela ne sauroit jamais durer long-temps,

(& l'union de la France avec nous dure déjà depuis long-temps) car soit que l'esprit se réforme sur l'objet , soit qu'il en change la nature , tous deux finiront par s'accorder , ou ne tarderont pas à se séparer avec dégoût ; & ce progrès naturel , quoique peu senti , du rapport ou de la contradiction entre l'objet & l'esprit , est dans le fond la cause secrète de la solidité ou du peu de durée des alliances. Chaque objet à la poursuite duquel un homme s'attache , est pour lui , du moins pendant quelque temps , une maîtresse nouvelle qui s'empare de son ame entière ; si tous deux sont bons , si tous deux sont mauvais , alors l'union est naturelle ; mais si leurs caractères sont trop différens , s'ils ne peuvent , ni se séduire , ni se réformer l'un l'autre , l'opposition dégénère bientôt en haine , & le divorce la suit.

Aux premiers bruits qui se répandirent sur la révolution , il y eut bien des gens qui sans autres motifs que l'intérêt , s'engagèrent , en aventuriers , à la suite de l'Amérique , & lui prodiguèrent les protestations d'honneur & d'attachement ; ils publioient hautement ses louanges ; ils offroient leurs services ; tout retentissoit des acclamations de leur ardeur & de leur colère ; on les auroit pris pour des hommes en

délire. Hélas ! ils ne desiroient que la fortune ; leur avarice étoit excitée ; mais leur ame n'avoit point reçu d'impression profonde ; ils ne trouvèrent point parmi nous ce qu'ils y cherchoient ; & sans se réformer sur notre exemple , ils cessèrent leurs vaines démonstrations , & souvent même ils nous abandonnèrent & nous trahirent.

D'autres traitèrent d'abord l'Amérique avec une sorte d'indifférence ; & ne connoissant pas son caractère , semblèrent craindre de se lier avec elle. Ils regardoient le nom de liberté comme un beau masque pour déguiser les horreurs de l'anarchie ou de la tyrannie ; ils la méconnoissoient cette liberté ; sans doute elle leur paroissoit belle , mais ils se désoient de sa beauté ; & quoique née au milieu de nous , elle y paroissoit toujours étrangère.

D'autres enfin furent conduits vers nous par le hazard & la nécessité ; ils osèrent nous envisager , ils se sentirent disposés à communiquer avec nous , jusqu'à ce qu'enfin une privauté en amenant une autre , tous les soupçons s'évanouirent ; & les cœurs se changèrent par degrés. N'étant point détournés par l'intérêt personnel ; n'étant point forcés à servir des passions étrangères & honteuses ; ils s'enflammèrent pour
notre

notre innocence, & partagèrent depuis avec fidélité toutes les variations de notre fortune.

Cette réflexion de l'Abbé Raynal, sur les motifs du Traité, m'a engagé malgré moi dans une suite de raisonnemens métaphysiques. Mais il me semble qu'il n'y avoit pas de meilleure méthode pour lui répondre. Opposer une conjecture à une autre conjecture, une assertion à une autre assertion, me paroît une manière de réfuter vaine & sans effet; c'est pourquoi j'ai préféré de faire voir que sa réflexion ne s'accorde ni avec le cours naturel de l'esprit; ni avec l'influence qu'il a coutume d'avoir sur notre conduite. A présent, sans m'arrêter davantage sur cette partie de mon sujet, je reviens à ce que j'ai établi ci-dessus, savoir, que c'est plutôt sur les suites que sur les motifs de l'alliance, que doivent s'exercer les réflexions du Philosophe.

Le cercle de la civilisation est encore incomplet; c'est une remarque que j'ai déjà faite ailleurs. Les besoins mutuels, en rassemblant les individus de chaque contrée, formèrent ainsi les sociétés particulières & le progrès de la civilisation s'est arrêté là; car il est aisé de voir que, nonobstant ces loix idéales, qu'on appelle

loix des Nations , & que chacun interprète à sa mode , les peuples sont encore , les uns par rapport aux autres , ce que sont les individus dans l'état de nature ; ils ne sont gouvernés par aucun principe fixe , par aucune loi coercitive ; & chacun d'eux , sans aucun égard pour les autres , fait indifféremment tout ce qu'il veut , ou tout ce qu'il peut.

Si nous avons pu voir le genre humain dans son premier état de barbarie , nous n'aurions pas manqué de conclure qu'il étoit impossible de le voir arriver jamais à ce point de politesse , auquel cependant il ne laisse pas d'être parvenu. Sans doute il dût être aussi difficile , pour le moins , d'agir sur l'esprit farouche des premiers hommes , qu'il le seroit à présent de modifier l'esprit des Nations : Or , puisque malgré tant d'obstacles le premier changement n'a pas laissé d'avoir lieu ; pourquoi désespérons-nous de l'autre ?

Sûrement il est plus facile de disposer à présent les hommes à se prêter au progrès de la civilisation générale , qu'il ne le fut d'inspirer les premières idées de morale aux premiers individus ; de même , qu'il est plus aisé d'assembler les parties d'une machine quand elles ont

Tubi les préparations de l'art, que de leur donner la première forme, & de les tirer du sein de la matière brute. La condition actuelle du monde, différant prodigieusement de ce qu'elle étoit autrefois, a donné à l'esprit humain une tournure nouvelle, à laquelle il ne me paroît pas qu'on ait fait assez d'attention. Aujourd'hui, les besoins de l'individu qui produisirent les premières idées de société se sont étendus; ils sont devenus les besoins de tout un peuple, & chaque homme dépend à présent de quelque Nation étrangère, par ces mêmes besoins qu'il pouvoit satisfaire autrefois avec le secours d'un petit nombre de compagnons.

Les Lettres, cette langue universelle du monde, ont en quelque sorte rapproché toutes les Nations, & par un de leurs plus doux usages, chaque jour elles opèrent quelque liaison nouvelle; par elles, les Peuples éloignés deviennent capables de commercer ensemble; & perdant par degrés, cette rudesse mal-adroite, & cette humeur soupçonneuse qui accompagnent ordinairement les Etrangers, ils apprennent à se connoître & à se comprendre. La science protectrice bienfaisante de tous les pays de l'Univers, n'a de préférence exclusive

68 LETTRE SUR LES AFFAIRES

pour aucun d'entr'eux : son influence sur les esprits, semblable à celle du Soleil sur la terre glacée, les prépare depuis long-temps pour une meilleure culture : le Philosophe d'un pays ne voit plus son ennemi dans le Philosophe d'un autre pays, il s'assied dans le temple du Savoir, & ne s'informe pas d'où viennent ceux qui sont assis près de lui.

Il n'en étoit pas ainsi du monde encore barbare, alors les besoins de l'homme étoient en petit nombre, & les objets de ces besoins se trouvoient à sa portée : Tant qu'il pouvoit les satisfaire avec facilité, il vivoit dans un état d'indépendance individuelle ; d'où il résulte qu'il y avoit dans ces premiers temps autant de nations que de personnes ; chacun se trouvant en guerre avec les autres, soit pour défendre ce qu'il avoit, soit pour se procurer ce qu'il n'avoit pas. Les hommes ne connoissoient alors ni la nécessité des affaires pour amuser leur ennui, ni celle de l'étude pour exercer leur ame ; tout leur temps étoit partagé entre la paresse & la fatigue ; la chasse & la guerre étoient leurs principales occupations ; le sommeil & la table étoient leurs principales jouissances.

A présent tout est changé : une nouvelle manière de vivre a rendu le fracas des affaires nécessaire à l'homme ; il trouve autour de lui mille manières d'occuper son loisir qu'il ne connoissoit pas auparavant ; il ne place plus comme autrefois ses idées de grandeur dans les exploits féroces d'un sauvage ; il étudie les Arts, les Sciences, l'Agriculture, le Commerce ; études vraiment dignes du Philosophe ! véritables principes de la société, & seules capables de perfectionner l'homme moral.

Il y a beaucoup de choses qui bien qu'elles ne soient en elles-mêmes, moralement parlant, ni bonnes ni mauvaises, ne laissent pas cependant d'être susceptibles de conséquences, qui portent fortement l'empreinte de l'un ou l'autre de ces caractères. Par exemple, quoique le commerce considéré abstractivement, ne soit capable d'aucun effet moral, il n'a pas peu contribué cependant à l'adoucissement des mœurs. Ce fut le défaut d'objets auxquels l'esprit de l'homme put s'appliquer, qui produisit parmi les peuples de l'ancien monde ce terrible & continuel penchant à la guerre ; leur loisir les accabloit, parce qu'ils ne connoissoient pas les moyens de l'employer ; l'indolence dans

laquelle ils vivoient, leur donnoit du temps pour se nuire; & l'on ne doit pas s'étonner si, livrés tous à la même oisiveté, & presque égaux en tout d'ailleurs, peu de chose excitoit leur colère, & réveilloit leur activité.

L'introduction du commerce, en multipliant les objets d'occupation, a donné, pour ainsi dire, au monde une face nouvelle, & par son moyen, les hommes de tous les états peuvent à présent exercer leurs spéculations & leur industrie; par un effet purement mécanique, il change le cours de leurs passions; il détourne leur attention de ces jeux funestes que l'oisiveté leur rendoit nécessaires; & nous les voyons commercer à présent avec les mêmes peuples, auxquels ils eussent fait autrefois la guerre, pour des productions que, par une suite de leur indolence & de leur paresse, ils n'étoient pas alors en état d'acheter.

Ainsi donc, comme je l'ai déjà remarqué, l'état du monde étant essentiellement changé par l'influence des sciences & du commerce, il se trouve à présent au point nécessaire, non-seulement pour comprendre l'utilité de la civilisation générale, mais encore pour en désirer l'avancement. Le principal & presque le seul

ennemi qui s'oppose encore à ses progrès, c'est le préjugé ; car il est d'ailleurs de l'intérêt de tous les hommes de s'accorder sur les moyens d'améliorer leur sort. La terre paroît maintenant partagée d'une manière durable, les bornes des différens Empires sont connues & fixées ; ces vastes idées de conquête dont se repaïssoient les Grecs & les Romains n'existent plus à présent, & l'expérience a détrompé les hommes de l'espoir de s'enrichir par la guerre : en un mot, les sujets de querelle sont extrêmement diminués aujourd'hui, si l'on en excepte ceux qui naissent du préjugé & de l'opiniâtreté qu'il inspire.

Il n'y eut peut-être jamais deux événemens plus heureusement combinés pour la destruction du préjugé, que la révolution de l'Amérique & son alliance avec la France ; leur influence se fait déjà sentir dans l'ancien monde, aussi bien que dans le nouveau. Notre manière d'écrire & de penser, a souffert une révolution plus surprenante encore que celle qui donne une forme nouvelle à notre Gouvernement ; il semble que nous ayons changé tout-à-la-fois d'yeux, d'oreilles & de pensées. Nous regardons à présent nos préjugés comme ceux d'un

autre peuple, nous les reconnoissons pour des préjugés, nous sommes comme des Esclaves délivrés de leurs fers: mais si nos ames jouissent enfin d'une liberté que nous ne connoissons pas auparavant, nous devons avouer que jamais, sans la double circonstance de la révolution & de l'alliance, les raisonnemens les plus forts & les plus persuasifs, n'eussent pu produire un changement si nécessaire au progrès des lumières & de la bonne foi.

Si l'Amérique se fut séparée paisiblement de l'Angleterre, cet événement n'eût produit aucun changement essentiel dans les sentimens. Les mêmes notions, les mêmes préventions qui gouvernoient auparavant les deux Peuples, les gouverneroient encore. Toujours esclaves de l'erreur & de l'éducation, nous continuerions à parcourir servilement le cercle étroit des idées populaires; mais les moyens qui préparèrent la révolution, épurant pour ainsi dire nos ames, y détruisirent jusques dans leurs racines les préjugés qui les égardoient, tant par rapport à nous-mêmes, que par rapport à la France & à l'Angleterre, & nous disposèrent à recevoir & à préférer cette espèce de bonheur qui peut s'accorder avec celui des autres.

Il n'y eut peut-être jamais d'alliance établie sur des fondemens plus vastes que celle qui réunit l'Amérique à la France, & les suites qu'elle peut avoir sont dignes de la plus grande attention. Ces deux pays avoient été ennemis à cause de l'Angleterre; il n'y avoit originaiement entr'eux aucun sujet de querelle, si l'on en excepte les intérêts de cette dernière, pour la défense desquels l'Amérique s'étoit armée contre la France. Alors les Américains éloignés du monde, & ne le connoissant point, nourris d'ailleurs dans les mêmes préjugés qui gouvernoient leurs dominateurs, regardoient comme un devoir d'obéir aux impressions qu'ils en recevoient; & dans ces idées, ils s'épuisoient à faire des conquêtes pour ces Maîtres insolens, qui, pour toute reconnaissance, les traitoient en esclaves.

Une longue suite d'injustices & de mauvais traitemens de la part de l'Angleterre, & la rupture totale causée enfin par le commencement des hostilités à Lexington le 19 Avril 1775, produisirent naturellement une nouvelle façon de penser. A mesure que les cœurs se fermoient à l'Angleterre, ils s'ouvroient au reste du monde; nous examinames à la fois les causes

74 LETTRE SUR LES AFFAIRES

de l'oppression qui nous accabloit, & nos préjugés; jusqu'à ce qu'enfin nous trouvames ces derniers aussi contraires à la raison & à la bienveillance, que les premières l'étoient à tous les droits politiques & civils.

Tandis que nous étendions par degrés le cercle de notre morale, l'alliance avec la France fut conclue, alliance non pas uniquement causée par les besoins d'un jour, mais établie sur des fondemens plus justes & plus solides; les deux Peuples y trouvoient des avantages égaux; & par la manière ouverte & affectueuse avec laquelle ils ont vécu depuis entr'eux, elle devint enfin non-seulement un Traité politique entre les Gouvernemens, mais encore un lien moral entre les deux Nations. A présent nos ames sont unies comme nos intérêts, & nos cœurs, aussi-bien que notre prospérité, demandent la continuation de cette union.

Les Peuples d'Angleterre n'ayant point éprouvé ces changemens ne peuvent en avoir l'idée; ils caressent, dans le fond de leurs cœurs, ces mêmes préjugés que nous sou lions à nos pieds; & le desir de nous retenir sous le joug, fut en eux une suite de cet égoïsme, & de cette médiocrité de vues que l'Amé-

riquo
enon
palé
ciati
de
som
nou
igno
& l'
dans
& ne
de t
pou
l'An
tion
ner
rem
pou
aver
de
n'es
L
diffé
ver
un
fent

rique dédaignoit. Nous méprifions ce qui les enorgueilliffoit, & ce fut une des raifons principales qui firent manquer toutes leurs négociations, fondées fur des principes fi différens de ceux que nous venions d'adopter. Nous fommes réellement à préfent un autre Peuple; nous ne pouvons plus revenir à notre ancienne ignorance, ni reprendre nos anciens préjugés; & l'esprit une fois éclairé ne peut plus retomber dans les ténèbres; on ne peut à la fois connoître & ne pas connoître, & je ne crois pas qu'il existe de terme pour exprimer cet état de l'esprit; c'est pourquoi toute espèce de tentative de la part de l'Angleterre, fondée fur les anciennes dispositions de l'Amérique, & fur l'efpoir de la ramener à ces dispositions, me paroiffent entièrement femblables à celles qu'on pourroit faire, pour perfuader à un homme qui voit, de devenir aveugle, ou à un homme spirituel & sensible, de devenir stupide. La première de ces choses n'est pas naturelle, la seconde n'est pas possible.

La remarque que fait l'Abbé Raynal fur la différence des deux Nations, dont l'une se gouverne en République, tandis que l'autre obéit à un Monarque, ne peut avoir de fignification effentielle. Qu'importent aux Traités les formes des

76 LETTRE SUR LES AFFAIRES

Gouvernemens? Celles-ci comprennent la police intérieure des Peuples, considérés comme isolés & sans aucun rapport les uns aux autres; les Traités font partie de leur police extérieure, suivant les relations qu'ils ont entr'eux. Aussi long-temps qu'ils remplissent leurs engagemens mutuels, nous n'avons pas plus de droit de rechercher leur conduite dans les affaires particulières, que nous n'en avons de nous ingérer dans les intérêts domestiques d'une famille.

Si l'Abbé Raynal y eut réfléchi un moment, il eût vu que quel que soit d'ailleurs la nature des Puissances qui gouvernent les hommes, ces puissances sont entr'elles dans une égalité républicaine. C'est-là le premier & le véritable principe des alliances. L'ancienneté peut avoir assuré certains honneurs aux uns; le pouvoir donne naturellement à d'autres l'importance & la considération qui la suit. Mais tous s'accordent sur l'égalité des droits de chacun. Il sera bon d'ailleurs de remarquer ici qu'une Monarchie ne compromet en rien sa félicité intérieure en s'alliant avec une République; & que jamais la ruine des Républiques ne fut la suite de leurs alliances, mais seulement de leurs dis-

viste
ans
que
fert
qu'a
exe
rem
hait
rifa
peu
moe
cati
ce r
nel
ver
I
en
blic
thé
tion
où
ne
hur
mé
cet
gén

vifions intestines. Il y a plus de deux cens ans que la France est alliée avec la Suisse, sans que la constitution de cette dernière ait souffert plus d'altération que si elle ne se fut alliée qu'avec une République comme elle. Ce seul exemple suffiroit pour détruire entièrement la remarque de l'Abbé Raynal. Il seroit à souhaiter au contraire que les Gouvernemens favorisassent le rapprochement des Peuples. On peut toujours trouver à perfectionner ses mœurs ou ses principes dans une communication plus libre & plus étendue ; & c'est par ce moyen que, sans égard aux intérêts personnels, l'amitié peut s'étendre dans tout l'univers sur les ruines des préjugés.

L'Abbé Raynal, nonobstant ses protestations en faveur de la liberté, ne laisse pas de s'oublier quelquefois, & l'on apperçoit que sa théorie est plutôt le produit de son imagination que de son jugement. Presque à l'instant où il vient de condamner l'alliance, comme ne s'accordant pas avec le bonheur du genre humain, il tombe en contradiction avec lui-même, en accusant la France d'avoir agi dans cette occasion avec si peu de réserve & tant de générosité. « Pourquoi, dit-il, (en parlant de

78 LETTRE SUR LES AFFAIRES

» la France) s'être mis par un Traité in-
» considéré, dans les fers du congrès, qu'on
» auroit tenu lui-même dans la dépendance par
» des subsides abondans & réglés. »

Quand un Auteur entreprend de traiter du bonheur public, il doit bien s'assurer auparavant que ses passions ne peuvent l'égarer, & qu'il est incapable de prendre les rêves de son imagination pour des droits ou pour de principes. Les principes comme la vérité n'ont pas besoin d'artifice; ils se présentent naturellement, & toujours de la même manière. Mais tout ouvrage sur ces matières, qui ne porte pas l'impreinte de l'évidence & de la simplicité, doit être examiné dans toutes ses parties, comme un ouvrage de pure invention.

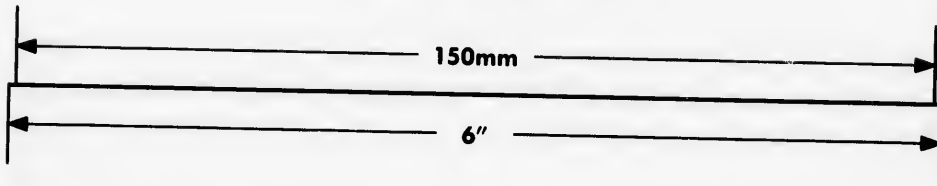
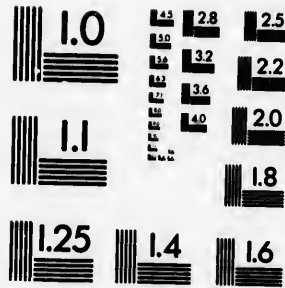
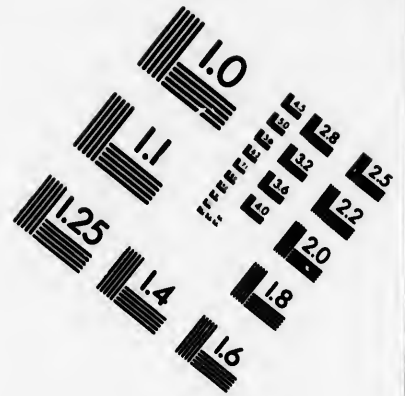
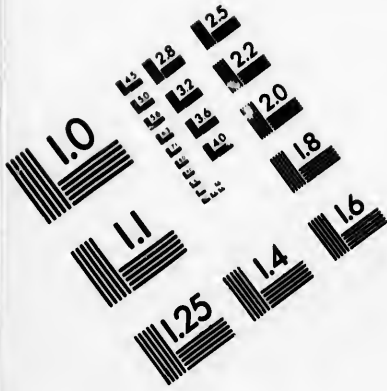
J'avoue que je ne puis m'empêcher d'être surpris de ce passage de l'Abbé Raynal; il ne signifie rien du tout, ou sa signification est mauvaise; & dans l'un ou l'autre cas, il sert à faire voir la prodigieuse différence qui se trouve entre les connoissances de pure spéculation & les connoissances pratiques. Suivant le langage de l'Auteur, un Traité n'entraîneroit aucune affection entre les Peuples, & son influence bornée au besoin du moment, cesseroit avec la

cause qui le produisit. — La France agissant dans des vues supérieures à cette politique étroite, s'est établi par sa générosité une réputation plus noble, en même temps qu'elle s'assuroit l'amour d'un pays auquel elle étoit étrangère auparavant. Elle traitoit avec un Peuple qui suivoit simplement les inspirations de la nature, & vit sagement qu'aucun des avantages qu'elle avoit à se promettre des conditions inégales d'un traité artificieux, ne pouvoit balancer les biens plus durables, qui devoient résulter pour elle d'une conduite plus franche & plus désintéressée.

L'Abbé Raynal cherche à pénétrer ensuite les intentions secrètes des cabinets de Madrid & de Versailles, par rapport à l'indépendance de l'Amérique. Je ne le suivrai point dans le détail de ses conjectures: c'est une chose suffisamment frappante sans qu'on s'y arrête, que l'ancienne union de l'Amérique avec l'Angleterre, composoit une puissance, qui, dirigée par cette dernière pouvoit devenir fatale au monde: & l'on peut supposer sans invraisemblance, que, si l'Angleterre, avant d'engager la querelle, eut connu nos forces aussi bien qu'elle les connut depuis, loin de chercher à



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



APPLIED IMAGE, Inc
 1653 East Main Street
 Rochester, NY 14609 USA
 Phone: 716/482-0300
 Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved

10
16
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

10
11
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

80 LETTRE SUR LES AFFAIRES

nous subjugué, elle nous eût proposé la conquête du Mexique. Au reste, quoiqu'il n'y ait aucune Puissance en Europe qui dût appréhender plus que l'Espagne, les suites de la bonne intelligence entre l'Angleterre & les Colonies Angloises; il est certain encore qu'elle n'a rien à craindre de ces Puissances désunies.

Je m'arrêterai plus particulièrement sur cette partie de l'Ouvrage, dans laquelle l'Abbé Raynal, saisit une occasion de se répandre en éloges & en témoignages d'admiration, sur le refus qu'on fit en Angleterre, de la médiation proposée en 1779, par la Cour de Madrid.

Il faut se souvenir qu'avant que l'Espagne se joignît à la France dans cette guerre, elle avoit entrepris le rôle de médiatrice, & proposé au ministère Britannique des conditions si excessivement favorables pour l'Angleterre, que si elles eussent été acceptées, elles pouvoient beaucoup nuire à l'Amérique, qui peut-être même n'auroit pu s'y prêter. Il faut se souvenir encore, que le cabinet Anglois rejetta ces propositions; sur quoi l'Abbé Raynal s'exprime ainsi :

« C'est

» l
» l
» d
» q
» h
» n
» h
» l
» le
» se
» or
» es
» né
» tre
» l'i
» fai
» no
» jest
» mi
Le
font
ganc
fort,
tails
sujet

« C'est dans une circonstance pareille, c'est
 » lorsque la fierté élève les ames au-dessus de
 » la terreur, qu'on ne voit rien de plus à re-
 » douter que la honte de recevoir la loi, &
 » qu'on ne balance pas entre la ruine & le des-
 » honneur : c'est alors que la grandeur d'une
 » nation se déploie ; j'avoue toutefois que les
 » hommes accoutumés à juger des choses par
 » l'événement, traitent les grandes & péril-
 » leuses révolutions d'héroïsme ou de folie,
 » selon le bon ou le mauvais succès qui les
 » ont suivies. Si donc l'on me demandoit quel
 » est le nom qu'on donnera dans quelques an-
 » nées à la fermeté que les Anglois ont mon-
 » trée dans ce moment, je répondrois que je
 » l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le
 » fais ; je fais que les annales du monde ne
 » nous offrent que rarement l'auguste & ma-
 » jestueux spectacle d'une Nation qui aime
 » mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire ».

Les idées exprimées dans ce paragraphe
 sont grandes, & présentées d'ailleurs avec élé-
 gance & noblesse ; mais le coloris en est trop
 fort, & la ressemblance s'y perd dans les dé-
 tails trop flatés. L'art de proportionner à son
 sujet les pensées & son style, de manière à

LES LETTRES SUR LES AFFAIRES

frapper directement le but qu'on se propose, sans s'égarer jamais dans de vaines digressions. me paroît la véritable pierre de touche du talent d'écrire. Dans la plupart de ses Ouvrages, l'Abbé Raynal (qu'il me pardonne cette remarque) me paroît s'écarter trop souvent de son sujet ; il les surcharge d'une inutile variété : On peut les comparer à quelque paysage agréable & désert, au travers duquel on n'a pratiqué nulle route ; tous les objets y flattent également la vue, aucun n'est fixe & ne l'attire ; on s'y plaît, on aime à s'y égarer, mais il est difficile d'en trouver l'issue.

Avant de me permettre aucune observation sur l'esprit & la composition de ce passage, je vais le rapprocher des circonstances auxquelles il fait allusion.

Si nous examinons attentivement la nature de ces circonstances, nous trouverons bientôt que les Anglois ne méritent en rien les louanges outrées de l'Abbé Raynal. Le refus de la médiation, fut plutôt l'effet de leur vanité que de leur courage ; bien loin que leur situation fut désespérée, elle n'étoit pas même extrêmement périlleuse ; & par conséquent, ces expressions exagérées sur la prétendue résolution

qu'ils prirent de renoncer à leur existence, plutôt qu'à leur gloire, ne conviennent en rien à la situation où ils se trouvoient alors. Ils avoient les plus fortes espérances de subjuguier l'Amérique, & ne voyoient contre eux d'autre puissance maritime que la France; puisqu'il n'étoit pas même sûr que le refus de la médiation déterminât l'Espagne à s'unir à cette dernière. Ne pouvoit-il pas enfin se présenter d'autres médiations plus favorables que celles qu'ils refusoient? Mais supposé qu'il ne s'en présentât pas, & qu'enfin l'Espagne prit le parti de faire cause commune avec la France, les forces navales de la Grande-Bretagne, qui, d'ailleurs lui étoient absolument inutiles en Amérique, n'avoient toujours à se déployer que contre celles de ces deux Nations, auxquelles on fait qu'elle se croyoit infiniment supérieure.

Quelques pussent être enfin, les suites de cette démarche, il est bien certain qu'elle n'entraînoit nullement pour la Grande Bretagne l'idée de renoncer à son existence. Il n'est pas de la politique de l'Europe de permettre la destruction totale d'aucune des Puissances qui la composent, mais seulement de s'opposer aux vues ambitieuses de quelques-

84 LETTRE SUR LES AFFAIRES

unes d'entre elles. L'Angleterre étant une Ile ; se trouve garantie par sa position naturelle des dangers d'une invasion : bien loin qu'elle prévint sa ruine , elle prodiguoit les trésors , & ne méritoit que des conquêtes ; & quoiqu'alors elle n'eût fait aucune perte , & qu'il ne lui en coûtât encore que les frais de la guerre , elle ne laissoit pas d'envisager d'un œil avide des plus riches dédommagemens.

Si l'Abbé Raynal se plaît tant à représenter les singularités frappantes des caractères nationaux , l'Amérique pouvoit fournir une ample matière à ses louanges. Il y auroit trouvé des hommes , qui , sans connoître quel parti l'Europe voudroit prendre dans leur querelle , se déterminent, sur un plan dont l'expérience n'avoit pas encore démontré la solidité , à braver une puissance contre laquelle les Nations les plus formidables avoient échoué : sans autre connoissance que celle des principes sur lesquels ils fondoient leur résolution , ils avoient tout à apprendre ; dépourvus des choses nécessaires à leur défense , ils avoient à se les procurer : supérieurs à la bonne comme à la mauvaise fortune , ils se sont vu réduits aux derniers termes du malheur , sans que leur cou-

rage en fût ébranlé; & dans les retours de la prospérité la plus inattendue, ils n'ont point dégradé la dignité de leur caractère. par les vains éclats d'une joie puérile. Les hésitations ou le découragement sont des choses également inconnues aux Américains, & l'on peut dire qu'ils étoient préparés à tout; car toutes les circonstances possibles se trouvoient renfermées dans la résolution inébranlable qu'ils avoient prise, de vaincre ou de mourir.

Dans l'état où se trouvoit l'Amérique en 1778, il y eut sans doute plus de courage de sa part, à rejeter les propositions qui lui furent faites au nom de l'Angleterre, que n'en montra la Cour de Londres dans le refus qu'elle fit de la médiation de l'Espagne: c'est ce qui fait, que d'autres Historiens, frappés comme l'Abbé Raynal, de la vigueur & de la fierté de cette résolution, n'ont pas manqué de l'attribuer à un événement, dont nous n'avions alors aucune connoissance, je veux parler du traité conclu avec la France, & certainement l'erreur dans laquelle ils étoient tombés, fait bien voir l'idée qu'ils avoient conçue de la magnanimité de cette conduite, puisqu'ils ont eu recours pour l'expliquer, à

36 LETTRE SUR LES AFFAIRES.

des causes qu'ils regardoient comme en propor-
tion avec elle, sans savoir que ces causes se
trouvoient dans les principes devenus fami-
liers à la Nation (1).

(1) Extrait d'un Ouvrage intitulé : *Courte revue du
présent Règne.*

EN ANGLETERRE.

Page 45, dans le nouveau *Registre annuel* * pour
l'année 1780.

» Les Commissaires Anglois qui vinrent en Amé-
» rique, pour proposer des conditions de paix aux
» Colonies, en conséquence des Bills conciliatoires
» du Lord North, ne purent réussir dans cette négo-
» ciation. Des concessions qui auroient été reçues
» auparavant avec la plus grande reconnaissance,
» furent rejetées avec dédain. Le temps de l'orgueil
» & de la hauteur étoit venu pour les Américains.
» Il est probable cependant que l'orgueil tout seul
» ne dicta pas les résolutions du Congrès, & qu'elles
» furent l'effet du peu de confiance qu'avoient les
» Américains dans la sincérité des offres de la Grande-
» Bretagne, de la résolution qu'ils avoient prise de
» n'abandonner jamais leur liberté, & sur-tout des
» engagements dans lesquels ils étoient entrés, par leur
» dernier Traité avec la France.

» In the new annual Register for the year 1780.

Mais indépendamment de leur injustice, ces louanges, que prodigue l'Abbé Raynal, sont encore sujettes à d'autres objections de la part du Moraliste & du Philosophe. Elles sont l'effusion d'un sentiment barbare, & semblent destinées à prévenir ces retours d'humanité, qui seuls pourroient expier la conduite criminelle que l'Angleterre a tenue jusqu'à présent. Elles tiennent lieu d'une espèce d'opium pour calmer les remords de la Cour. Elles endorment, dans un sommeil léthargique, la conscience d'une Nation; & souvent on fait plus de mal par cette affectation, à prêter au crime des excuses spécieuses, qu'on n'en pourroit faire en s'en déclarant ouvertement le protecteur.

L'Angleterre est à présent le seul Empire qui retienne le monde plongé dans le trouble & dans la guerre; & l'Abbé Raynal déveloperoit un caractère à la fois plus noble & plus juste, si loin de la flater comme il le fait sur les excès auxquels elle s'est portée, il lui eût adressé au contraire ces questions importantes.

N'y a-t-il donc pas assez de maux dans le monde, & des maux déjà trop difficiles à supporter, sans que l'homme s'applique encore à multiplier les moyens de sa destruction? Sa

33 LETTRE SUR LES AFFAIRES

vie est-elle donc si longue, que ce soit une nécessité, que ce soit même un devoir d'en précipiter la fin ? Le sentier qu'il parcourt est-il si doux, si parfemé de toutes sortes de plaisirs, qu'il ait quelquefois besoin du malheur, pour mieux apprécier ensuite les agrémens de sa situation ? Ah, malheureux ! demande à ton cœur, dévoré de tous les chagrins ; demande à ton corps, épuisé par des maladies rebelles au secours de l'art ; interroge toute ta personne, & vois si c'est-là ton histoire.

Mais je termine mes remarques sur ce sujet ; pour examiner un autre passage dans lequel l'Abbé Raynal laisse appercevoir *une veine* de malignité, & qui ph est d'injustice.

Après avoir chicané quelque-temps sur les causes du Traité, il esquisse les différens caractères des Peuples alliés. « Est-il possible, dit-il ; » qu'une union. étroite puisse long-temps subsister entre des Confédérés d'un caractère » aussi opposé que le François emporté, dédaigneux & léger ; l'Espagnol lent, hautain, » jaloux & froid ; l'Américain qui tient secretement ses regards tournés vers sa mère patrie, & qui se réjouiroit des désastres de ses » Alliés, s'ils étoient compatibles avec son » indépendance ? »

En général le monde accueille avec plaisir ses portraits bizarres, que l'inimitié trace à la hâte, & répand, par vengeance, ou *seulement* par malignité; mais ces misérables jeux d'un esprit léger sont toujours au-dessous de la gravité du Philosophe, sur-tout s'il lui arrive de s'y livrer sans provocation, & si, loin d'être utiles, ils peuvent, au contraire, causer beaucoup de mal..... Sans doute l'Abbé Raynal auroit pu peindre de couleurs imaginaires, les différens caractères de tous les Peuples du monde, qui peuvent à leur tour représenter le sien chacun à sa mode; jusqu'à ce que dans cette guerre d'esprit, les véritables traits caractéristiques se trouvent entièrement perdus. La gaieté d'une Nation & la gravité d'une autre, peuvent être tellement défigurées par une peinture exagérée, que ce tableau dégénère en une charge grossière, dont le ridicule se répand jusques sur le peintre.

Pourquoi l'Abbé Raynal n'examine-t-il pas un peu plus attentivement, & ne rend-il pas justice au mérite de chacun? Pourquoi, par exemple, ne s'arrête-t-il pas avec plaisir sur cette grandeur de caractère, & sur ce désintéressement que la France a toujours développés dans le cours de ses conquêtes, & que l'Angle-

30 LETTRE SUR LES AFFAIRES

terre même s'est vue contrainte d'avouer?

Il est une chose du moins (& l'on en pourroit citer beaucoup d'autres) sur laquelle les alliés se sont constamment accordés; tous ayant, pour ainsi dire, disputé de douceur & de clémence dans le traitement qu'ils ont fait à leurs ennemis. L'Espagne, dans la conquête de Minorque & des Isles de Bahama, confirme parfaitement cette remarque; & malgré les outrages qu'avoit reçus l'Amérique depuis le commencement de la guerre, elle n'a pas varié dans son plan de modération. L'Angleterre seule s'est montrée insolente & cruelle.

Mais pourquoi charger l'Amérique d'une inculpation qu'elle n'a méritée, ni par sa conduite, ni par ses principes, & qui la déshonorerait aux yeux du monde, si elle étoit prouvée? Je veux parler du reproche que lui fait l'Auteur, de manquer d'attachement pour ses Alliés, & de se réjouir de leurs pertes. Elle s'est efforcée à la vérité de faire connoître au monde que, loin d'avoir été l'agresseur dans sa querelle avec l'Angleterre, elle n'avoit, au contraire, ni cherché, ni souhaité les moyens de rompre; mais il y auroit à la fois de l'injustice & de la cruauté à s'autoriser de la candeur

de ses aveux, pour flétrir son caractère par des imputations qu'on ne peut fonder que sur ces mêmes aveux.

Le refus qu'elle fit des propositions de l'Angleterre en 1778, avant d'être informés du Traité avec la France, s'accorde-t-il avec la peinture que l'Abbé Raynal fait de ses dispositions? Une seule circonstance tirée de sa conduite peut-elle justifier ce qu'il avance?..... Mais il existe une autre preuve de l'espèce la plus forte en faveur de notre innocence, c'est que parmi toutes les lettres, soit officielles, soit particulières; qui furent prises en différens temps, dans les différentes parties de l'Amérique, & publiées à Yorck-Town, il ne s'en trouve aucune sur laquelle on puisse établir les reproches qu'on nous fait.

Nous ne vivons point sous un de ces Gouvernemens qui craignent & qui répriment la liberté des discours; si donc on s'observe parmi nous sur quelques sujets, ce ne peut être que par la crainte d'encourir le ressentiment du Peuple. Or, je demande à présent sur quelle base peuvent porter les reproches de l'Abbé Raynal, si la disposition générale est telle en Amérique, qu'il seroit dangereux d'y montrer

92 LETTRE SUR LES AFFAIRES

les moindres signes de joie à l'occasion des malheurs de nos Alliés ; & si d'ailleurs on n'a pu trouver dans nos lettres , soit publiques , soit particulières , aucune raison de justifier de semblables soupçons ? J'ignore quelles personnes cet Auteur voyoit en France ; tout ce que je fais , c'est que le compte qu'il rend des affaires de l'Amérique , ne s'accorde en rien avec la vérité.

Si l'Abbé Raynat se fut trouvé en Amérique , quand on y fut informé , pour la première fois , du malheur arrivé à la flotte du Comte de Grasse aux Indes occidentales , il eût facilement reconnu son erreur. Je ne me rappelle aucune circonstance ; si l'on en excepte la perte de Charles Town , dans laquelle notre douleur ait été plus vive. Nous attendions , dans les agitations de l'espérance & de la crainte , la nouvelle qui devoit confirmer ou détruire ces premiers bruits ; enfin , quand cette perte nous eût été personnelle , elle n'auroit pas été plus fortement sentie ; & ce n'étoit pas-là cependant un de ces événemens capables d'exposer notre indépendance.

L'Abbé Raynat se trompe si grossièrement & si souvent dans ses détails géographiques

sur les treize Etats-Unis, que je ne pourrois relever toutes les fautes sans excéder de beaucoup les bornes que je me suis prescrites. Ces sortes d'erreurs n'étant ni politiques ni historiques, ni *sentimentales*, la nature même d'un pays les dément continuellement; c'est pourquoy je ne m'y arrêterai pas. Je remarquerai seulement, que je n'ai pas encore vu une description de l'Amérique faite en Europe, sur la fidélité de laquelle on puisse compter pour s'en faire une juste idée, il faut la voir & la parcourir.

Quoique j'aie déjà donné à cette lettre plus d'étendue que je ne me l'étois proposé d'abord, je me trouve cependant obligé de supprimer plusieurs observations qui devoient y trouver place suivant mon premier plan. J'aurois désiré de tout mon cœur que l'ouvrage de l'Abbé Raynal n'eût pu me fournir que des sujets d'éloges; mais les idées fausses qu'il contient, & les impressions dangereuses que peuvent laisser ces idées, me serviront d'apologie & justifieront la liberté de mes remarques.

L'Abbé Raynal a fait une espèce de précis de la brochure intitulée : *Le Sens-Commun*, qu'il a inséré sous cette forme dans son propre

94 LETTRES SUR LES AFFAIRES
ouvrage ; & quoiqu'il n'en convinsse nulle
part, on pourroit citer beaucoup d'autres pas-
sages qu'il a tirés de la même source. Par
exemple il a copié presque littéralement la dis-
tinction entre la Société & le Gouvernement
par laquelle commence la brochure, & toutes
les remarques qu'il fait d'ailleurs à ce sujet,
sont si parfaitement conformes aux idées qui se
trouvent dans le *Sens-Commun*, qu'on n'y sau-
roit remarquer d'autres différences, que celle
des mots & du style. (1).

(1) *Le Sens Commun.*

» Quelques Ecrivains ont
confondu la Société avec le
Gouvernement, au point de
les distinguer à peine l'un
l'autre ; tandis que ces choses
diffèrent non-seulement en
elles-mêmes, mais encore par
leur origine. »

» La Société fut le résultat
de nos besoins, & les Gouverne-
mens furent le résultat
de notre méchanceté : la So-
ciété contribue positivement
à notre bonheur par la réu-
nion de nos affections, & les
Gouvernemens y contribuent
négativement en réprimant
nos vices. »

Les paragraphes suivans offrent moins de ressem-

L'Abbé Raynal.

Il faut bien se don-
ner de garde de con-
fondre ensemble les
Sociétés & les Gouver-
nemens ; pour les
connoître, cherchons
leur origine.

La Société est née
des besoins des hom-
mes, & les Gouver-
nemens de leurs vices.
La Société tend tou-
jours au bien ; le Gouver-
nement doit tou-
jours tendre à répri-
mer le mal.

Cependant, comme il est temps que je finisse cette Lettre, je ne me permettrai point de nouvelles observations, & je vais jeter un coup-d'œil rapide sur l'état des affaires publi-

blance dans le langage; mais il est aisé de reconnoître que les idées de l'un sont entièrement copiées de l'autre.

Le Sens Commun.

» Pour nous faire une idée claire & juste du but & de la fin du Gouvernement, imaginons un petit nombre d'hommes qui se rencontrent dans quelque lieu séparé du reste du monde. Ces hommes ainsi rassemblés, peuvent représenter les premières peuplades de quelques contrées, ou même de la terre entière. Dans cet état de liberté naturelle la Société sera leur première pensée; mille motifs les y porteront: la force d'un homme est si peu proportionnée à ses besoins, son ame est si peu faite pour une solitude perpétuelle, qu'il est bientôt obligé de rechercher l'assistance d'un autre homme, qui, de son côté, demande les mêmes secours. Quatre ou cinq individus réunis seront en état d'élever

L'Abbé Raynal.

L'homme jetté comme au hazard sur ce globe, environné de tous les maux de la nature; obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux; contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou la malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa

ques, depuis le temps où l'ouvrage de l'Abbé Raynal a été publié.

Le Sens Commun.

une habitation tolérable au milieu du désert le plus sauvage ; mais un homme seul pourroit épuiser dans le travail un temps plus long que le cours ordinaire de la vie, sans qu'il lui fût possible de rien achever. Il ne pourroit remuer de la place l'arbre qu'il auroit abattu, ni l'élever ou le placer ensuite selon ses vues. A chaque instant, la faim, ou d'autres besoins, le forceroient d'interrompre l'ouvrage commencé. Une maladie légère, un accident, entraîneroient presque toujours la mort de cet être isolé : incapable alors de pourvoir à sa nourriture, il mourroit de faim & de misère autant que des suites naturelles de son mal. Ainsi, semblable à la gravitation qui tend à réunir sans cesse les parties séparées de la matière, la nécessité rassemblera bientôt en corps de société les nouveaux Colons ; bientôt ils trouveront dans

L'Abbé Raynal.

proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominateurs de ce globe dont il croit être le maître. L'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'associât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux, en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son empire, au fond des déserts ou des bois, où leur nombre

Abbé Raynal.

& le combat
 i-même, sem-
 ouloir se ren-
 dominateurs de
 e dont il croit
 maître. L'hom-
 cet état, seul
 donné à lui-
 e pouvoit rien
 conservation.
 ne fallu qu'il
 t & s'associât
 s semblables,
 etre en com-
 force & leur
 ce. C'est par
 union qu'il a
 de tant de
 u'il a façonné
 à son usage,
 les fleuves,
 mers, assu-
 stance, con-
 partie des
 en les obli-
 le servir, &
 s autres loin
 mpire, au
 éferts ou des
 ent nombre

DE L'AMÉRIQUE. 97

Sans doute il faut bien que les ames accou-
 tumées à la bassesse & à l'injustice, en viennent
 enfin à commettre naturellement & presque
 sans réflexion des actions basses & injustes.
 Comment pourrions-nous expliquer autrement
 la rupture de l'Angleterre avec la Hollande ?

Le Sens Commun.

des avantages communs &
 dans leur soulagement mu-
 quel les fruits de leur union ;
 & tant qu'ils resteront par-
 faitement les uns par rapport
 aux autres, dans les bornes
 de la justice, ils pourront se
 passer de Gouvernemens &
 de Loix. Mais comme, si l'on
 en excepte les perfections
 célestes, il n'y a rien que le
 vice ne puisse altérer ou
 corrompre, il arrivera néces-
 sairement qu'à mesure qu'ils
 auront surmonté les premières
 difficultés de leur établisse-
 ment, qui les attachoient tous
 à la cause commune, l'affec-
 tion réciproque diminuera
 par degrés ; ils se refroidi-
 ront dans la pratique de leurs
 devoirs moraux ; & ce pre-
 mier relâchement sera pour eux le signe indubitable
 de la nécessité d'établir une forme de Gouvernement,
 qui puisse remplacer les vertus qu'ils auront perdues.

L'Abbé Raynal.

diminue de siècle en
 siècle. Ce qu'un hom-
 me seul n'auroit pu,
 les hommes l'ont exé-
 cuté de concert, &
 tous ensemble ils con-
 servent leur ouvrage.
 Telle est l'origine,
 tels sont l'avantage &
 le but de la Société.

Le Gouvernement
 doit sa naissance à la
 nécessité de prévenir
 & de réprimer les in-
 jures que les associés
 avoient à craindre les
 uns des autres. C'est la
 sentinelle qui veille
 pour empêcher que les
 travaux communs ne
 soient troublés.

98 LETTRE SUR LES AFFAIRES

Pour bien connoître la politique qui déterminera le ministère Britannique dans cette occasion, il faut savoir quelle idée l'on avoit en Angleterre des dispositions du Peuple Hollandois, & déduire de cette connoissance les suites qu'on se promettoit d'une telle démarche.

Si les Ministres Anglois avoient pensé que la Hollande prendroit sérieusement le parti de s'allier avec la France, l'Espagne & l'Amérique, jamais ils n'auroient osé la provoquer : Cette conduite eût été en politique le comble de la folie, à moins qu'ils ne se proposassent d'empirer tellement par là leur condition, qu'elle pût leur servir un jour de prétexte pour se justifier à leurs propres yeux des nombreux sacrifices qu'ils se verroient obligés de faire au monde. Il y a dans quelques hommes une certaine tournure d'esprit qui les porte à rechercher des raisons spécieuses pour colorer leur foiblesse, comme un vaisseau désemparé dans le combat, attend avec impatience pour amener son pavillon, l'approche d'un ennemi supérieur. Je ne rechercherai point si cette conduite a son principe dans la grandeur ou dans la foiblesse de l'ame ; je pencherois plutôt cependant vers la dernière supposition, puisqu'

sans doute ces misérables fineses sont toujours le résultat d'une incapacité sentie de supporter dignement l'infortune quelle qu'en puisse être la cause.

Au reste, les démarches ultérieures des Ministres Anglois, ont bien montré que ce n'étoit pas-là le but de leur politique; & par conséquent il faut chercher ailleurs les motifs de leur première conduite avec la Hollande.

La vérité du fait, est qu'ils avoient conçu de cette Nation l'idée la plus méprisable. Ils regardoient les Hollandois comme des hommes prêts à se soumettre à tout, & qu'on pouvoit insulter ou dépouiller à son gré, sans avoir rien à craindre de leur ressentiment.

Cette opinion du cabinet Anglois explique parfaitement sa conduite dans cette occasion: Il supposoit, qu'après avoir volé à la Hollande quelques millions sterling à la suite des premières hostilités, il pourroit facilement faire la paix avec elle aux conditions qu'il lui plairoit d'imposer. Effectivement il n'eut pas plutôt rempli ses vues de pillage, qu'il fit des propositions d'accommodement qui furent rejetées.

Quand une fois les ames perdent le sentiment de leur propre dignité, elles deviennent

incapables de juger convenablement de celles d'autrui. La guerre d'Amérique a forcé l'Angleterre à tant de démarches absurdes, que rapportant la conduite des autres à la sienne, elle ne fait plus voir en quoi consiste ailleurs la dignité nationale : ici, par exemple, elle attendoit de la Hollande la soumission & la duplicité dont souvent elle-même avoit donné des preuves dans le courant de la guerre.

Il semble que ce soit une chose dangereuse & nullement politique de s'allier avec la Grande Bretagne, la Hollande & l'Amérique sont des preuves de la vérité de cette observation : que ces pays s'allient avec la France ou l'Espagne, l'Angleterre ne manquera pas de les rechercher & de les traiter avec respect; qu'ils s'allient au contraire avec elle, elle fera la première occasion de les insulter & de les dépouiller. Dans le premier cas, elle craint des offenses à cause de leurs protections; dans le second, elle ne craint rien. Voilà quel a toujours été jusqu'à présent le principe de sa conduite.

Un autre événement qui a eu lieu depuis la publication de l'Ouvrage de l'Abbé Raynal, & même depuis le temps où j'ai commencé cette Lettre, est le renouvellement du Ministère An-

glois. On ne fait point encore quel parti prendra le nouveau cabinet par rapport à l'Amérique, & c'est dans le fond, une chose assez peu intéressante, à moins qu'il ne soit sérieusement disposé à favoriser la conclusion d'une paix générale & honorable.

L'expérience a démontré, que c'est non-seulement une chose impraticable de conquérir l'Amérique; mais qu'il seroit encore plus difficile de soumettre son génie, & de la ramener à son ancienne façon de penser. Depuis le commencement de la guerre, c'est-à-dire, depuis environ huit ans, des milliers de nos jeunes gens sont devenus hommes; ces nouveaux citoyens ne connoissent rien de l'Angleterre que son inimitié barbare: ils jugent de l'indépendance de l'Amérique, comme un Anglois juge du Gouvernement d'Angleterre; ils la regardent comme la base de la constitution naturelle & primitive du pays; d'un autre côté, des milliers de nos vieillards imbus des préjugés Anglois, ont déjà quitté, ou quittent tous les jours les affaires & la vie. La succession naturelle des générations diminue chaque jour les avantages des Anglois. Le temps & la mort, ces implacables ennemis, les combattent

fans relâche ; & les relevés des morts dans toutes les parties de l'Amérique, sont les Thermomètres les plus sûrs du déclin de leur puissance. Dès leurs berceaux, au milieu de leurs jeux, nos enfans s'accoutument à les entendre nommer, à les nommer ennemis ; une tradition fidelle leur tranfmet l'histoire de nos misères ; ils ne voient autour d'eux que des maisons brûlées, des campagnes ruinées ; on ne les entretient que de leurs pères, de leurs oncles, de leurs parens massacrés ; & la première leçon de leur première enfance, se trouve dans ces cruelles paroles : *tous ces maux furent l'ouvrage des Anglois !*

Les Politiques Anglois, qui ne s'occupent que des intérêts actuels de l'Angleterre, & qui ne considèrent pour ainsi dire dans l'homme, que l'âge de la force & des affaires, ne font pas assez d'attention à ce cours naturel des choses, parce qu'ils ne traitent chez eux qu'avec des contemporains, ils ne pensent pas à la génération qui s'élève en Amérique, qu'ils ne pourront connoître, & dont ils ne pourront être connus : dans peu d'années tous les souvenirs seront effacés ; à peine connoitra-t-on, à peine demandera-t-on parmi nous, les noms

des Rois ou des Ministres qui gouverneront l'Angleterre.

La nouvelle administration angloise , est composée de personnes qui ont toujours été contraires à la guerre , & qui ont constamment désapprouvé les mesures violentes des anciens Ministres; elles considéroient la guerre d'Amérique comme nuisible à leurs présentions , & s'y opposoient sur ce principe; mais que font toutes ces choses à l'Amérique? Elle n'a rien à démêler avec les particuliers; les intérêts privés , les motifs secrets ou publics , doivent lui être également indifférens ; elle ne connoit en Angleterre que la nation entière , avec laquelle elle doit faire la guerre ou la paix.

Quand chaque Ministre Anglois seroit un *Chatam* , cela n'influeroit en rien sur notre politique. La mort a assuré à la mémoire de cet homme d'Etat une réputation qu'il eût perdue par une plus longue vie; les idées qu'il avoit adoptées , & les plans qu'il forma vers la fin de sa carrière , auroient été suivis de conséquences aussi funestes pour l'Amérique, & sûrement aussi mal reçues des Américains, que ceux même du Lord North; & l'on peut y re-

marquer d'ailleurs tant de contradictions, d'inconséquences ou même d'absurdités, qu'on a peine à se persuader qu'ils aient été l'ouvrage d'un homme de bon sens.

Il y a grande apparence que beaucoup de Membres de la dernière minorité, ont supposé que l'Amérique recevroit volontiers d'eux, s'ils étoient en place, des conditions dont elle ne voulut pas même entendre parler quand elles lui furent proposées par l'ancienne administration. Cette idée, s'ils l'ont eue, ne peut servir qu'à prolonger la guerre; & l'Angleterre ne tardera pas à reconnoître, par la perte de plusieurs millions, le danger de ces sortes d'erreurs. Au reste si les nouveaux Ministres savent éviter prudemment les dangers de cette politique désespérée, ils prouveront par-là qu'ils sont en effet meilleurs Pilotes que ne le croit le monde, qui s'attend à chaque jour à voir leur barque fragile se briser sur la pointe de quelque écueil caché.

Il y a cependant un point sur lequel ils peuvent se montrer véritablement grands; ils n'ont pas besoin pour cela d'une ouverture plus brillante, & jamais ils ne peuvent trouver une occasion plus favorable d'exercer leur grand courage & leur humanité.

La Nation Angloise a besoin d'une réforme totale, qui lui donne en quelque sorte une ame nouvelle, un cœur plus vaste & capable de contenir tout l'univers. Elle se procureroit à la fois un bonheur plus durable & plus de richesses réelles, si, loin de se renfermer dans les bornes d'une Isle, & d'être en guerre avec le reste du monde, elle se méloit paisiblement avec les autres Peuples, & pouvoit dire un jour, avec sincérité, je ne suis l'ennemi d'aucun d'entr'eux. Le temps des ruses & de la politique artificieuse est passé. L'Europe a trop d'expérience, & l'Amérique est trop sage pour s'y laisser prendre désormais. Il n'y a plus à présent qu'un plan vaste, neuf & profondément combiné, qui puisse réussir. Employer la séduction pour déterminer l'Amérique à renoncer à son indépendance, ou chercher à la détacher de ses Alliés par la corruption, sont de misérables manœuvres, indignes d'un grand génie, & que des cœurs honnêtes dédaigneroient de tenter. Ce seroit une détestable politique que celle qui ne s'appliqueroit qu'à dégouter les hommes de l'innocence & de la vertu; le Ministre qui se conduiroit sur de semblables principes, ne seroit qu'un lâche apposté pour abuser

du pouvoir ; & dont le caractère pourroit être désigné par les qualifications les plus odieuses.

Si les dispositions de l'Angleterre sont telles, qu'elle ne veuille pas concourir aux vues d'une paix honorable & générale, & si la guerre doit continuer, je ne puis m'empêcher de souhaiter que les Alliés actuels de l'Amérique, ou ceux qu'elle peut acquérir un jour, se trouvent seuls en butte à ses fureurs. Avec quelle joie nous embrasserions une occasion de prouver au monde que l'honneur nous est aussi cher que la liberté ; & que nous n'abandonnerons jamais dans aucune situation, ceux qu'aucunes considérations ne purent porter à nous abandonner. La paix est sans doute un objet désirable aux yeux de tout homme capable de réflexion ; mais *cette paix*, qui ne peut s'acheter qu'aux dépens de l'honneur, fouille d'un crime celui qui la propose, & devient une malédiction pour celui qui l'accepte.

Mais seroit-il impossible, seroit-il même très-difficile d'amener l'Angleterre à former une liaison durable avec la France & l'Espagne, & de l'engager à renoncer pour toujours à ces préjugés invétérés qu'elle a trop écoutés jusqu'à présent, & qui la précipitent dans des guerres

infructueuses, n'ont servi qu'à rassembler sur elle le fardeau d'une dette immense, en même temps qu'ils ont empoisonné son repos & détruit ses mœurs? Nous avons porté comme elle le jong pesant de ces mêmes préjugés; mais l'expérience nous a montré notre erreur, & de plus justes réflexions nous en ont entièrement corrigés.

L'idée d'une Nation véritablement grande, renferme nécessairement les principes de la Société universelle. Un tel Peuple ne mesure point l'étendue de ses affections sur celle des lieux; il considère généralement les hommes de tous les pays & de toutes les conditions, comme l'ouvrage du même Créateur. La rage des conquêtes a dominé, le règne des vertus aimables ne peut-il avoir son tour? Les Alexandre & les César de l'antiquité n'ont laissé derrière eux que des monumens de destruction & leur mémoire est en horreur: tandis que tous les Peuples & tous les âges paieront un tribut de reconnoissance éternelle à ces génies bienfaisans, qui les premiers enseignèrent aux hommes les sciences & les douceurs de la Société. Je ne crains pas de le dire, un seul Philosophe, même au milieu des ténèbres du Paga-

208 LETTRE SUR LES AFFAIRES

nisme, fit cent fois plus de bien au monde que n'en firent jamais tous les Conquérens.

Si la révolution à laquelle nous devons notre indépendance doit un jour être distinguée des autres révolutions, comme ayant servi de premier fondement à l'établissement d'un nouveau système de civilisation générale, ce sera la marque la plus évidente qu'elle puisse recevoir de l'approbation céleste; & comme ce sujet s'accorde parfaitement avec les talens de l'Abbé Raynal, je le recommande à son génie avec l'affection d'un ami, & l'ardeur d'un citoyen de l'univers.

P O S T - S C R I P T U M.

Depuis la conclusion de la lettre précédente, quelques bruits relatifs à la pacification générale, sont parvenus jusqu'en Amérique. Je ne considère point les fondemens de ces bruits, non plus que l'éloignement ou la proximité de l'événement qu'ils annoncent; mais comme cette matière doit devenir tôt ou tard un objet d'attention sérieuse, il ne sera pas hors de propos d'examiner dès-à-présent, avec impartialité, quelques points qui ramènent naturel-

lement à ce sujet, ou qui sont liés avec lui.

L'indépendance de l'Amérique est à présent établie sur des fondemens aussi solides que celle d'aucun autre pays actuellement en état de guerre. Ce n'est pas le temps, c'est le pouvoir qui donne de la consistance aux Gouvernemens. Les Nations en guerre s'informent peu de leur ancienneté réciproque. C'est sur leur force immédiate; c'est sur leurs alliances, qu'elles doivent fonder l'espérance de leur conservation & de leur durée. A quoi l'on peut ajouter, que les droits les plus nouveaux étant aussi-bien des droits que ceux qui sont consacrés par des milliers d'années; l'indépendance de l'Amérique, quoique nouvellement acquise, n'en est pas moins solide; de même que la liberté de l'Angleterre, n'est ni plus assurée, ni plus inébranlable, par cela seul qu'elle est anciennement établie.

Les opérations politiques de l'Angleterre, par rapport à l'Amérique, furent conçues par la folie, & exécutées par la rage. On n'y sauroit remarquer une seule démarche qui porte le moindre caractère de raison. Dans la guerre, elle semble n'avoir dirigé ses efforts que pour nuire & pour exciter la haine. Dans ses propo-

sitions d'accommodement, elle a découvert une ignorance totale des hommes, & de ces principes naturels & inaltérables par lesquels ils sont si généralement gouvernés. Comment se conduira-t-elle dans les négociations de paix, présentes ou futures? C'est au temps à nous l'apprendre.

C'est un misérable politique que celui qui ne connoît pas la nature humaine, & qui ne fait pas prévoir les effets que doivent produire sur les esprits les mesures du Gouvernement. Toutes les fautes de la Grande-Bretagne ont eu leur source dans cette ignorance. L'ancien Ministère agissoit comme s'il eût pensé que les hommes *n'ont point d'ame*. Le Ministère actuel agit comme si l'Amérique *n'avoit point de mémoire*. Les uns nous croyoient incapables de sentir les injures, les autres supposent que nous n'en pouvons conserver le souvenir.

Mais une autre erreur, dans laquelle les Politiques ne laissent pas de tomber quelquefois, c'est de calculer mal, ou plutôt de juger mal les suites que peut avoir une circonstance donnée. Il n'y a rien de plus commun, même dans le cours ordinaire de la vie, que de rencontrer des gens qui se plaignent de ce que

DE L'AMÉRIQUE. III

tels ou tels moyens ont produit des effets directement opposés à leurs vues, sans faire attention qu'ils ne devoient attribuer ces mécomptes qu'à la fausseté de leur jugement, puisque dans le fond, une cause quelconque ne peut jamais produire autre chose que ses conséquences naturelles.

Il est fort probable que dans un Traité de paix, l'Angleterre s'efforcera de se ménager quelques postes dans l'Amérique septentrionale, soit le Canada, soit Halifax, & peut-être l'un & l'autre. Je fonde cette conjecture sur la connoissance d'un vice ordinaire de sa politique qui, dans le choix des moyens, l'a toujours porté à se décider pour ceux dont l'effet naturel devoit être contraire à ses intérêts & à son attente. Dans le fond, tout se réduit pour elle à examiner si ces établissemens sont dignes de son attention; & sur-tout quelles en seront les suites en supposant qu'elle parvienne à se les conserver.

Par rapport au Canada, il arrivera nécessairement l'une de ces deux choses; ou le pays se peuplera, & les Peuples ne tarderont pas à secouer le joug; ou il ne se peuplera pas, & sous ce point de vue, il ne mérite certaine-

ment ni les frais, ni les peines de l'entretien & de la conservation. On en peut dire autant d'Hallifax ou des contrées voisines; mais dans le fond ces spéculations sont inutiles; & les plans qu'on pourroit former d'après l'une ou l'autre des suppositions précédentes seront toujours vains & sans effet. Le Canada ne se peuplera jamais, du moins pour l'Angleterre; la nature seule dirigera le cours des événemens dans ces climats, & fixera leur sort dans l'avenir.

L'Angleterre peut envoyer à grands frais des Colons dans le Canada, mais les descendans de ces Colons seront Américains comme nous. Ils regarderont autour d'eux, ils verront les Etats voisins souverains & libres, respectés au-dehors, & faisant un commerce immense avec le reste du monde. Alors l'amour naturel de la liberté, les avantages du commerce, les douceurs de l'indépendance, d'un climat moins rigoureux & d'un sol plus riche, les attireront vers le midi; & l'Amérique finira par recueillir le fruit des peines & des dépenses que l'Angleterre aura prodiguées.

Il semble que l'épreuve qu'elle vient de faire, auroit dû la dégouter entièrement de tout projet d'établir

d'établir des Colonies sur le continent. Le
 moindre espace qu'elle y conservera ne fera
 qu'exciter la jalousie, & ne lui produira que
 des querelles & des débats. Il faudra qu'elle
 lutte perpétuellement contre des hommes tou-
 jours prêts à se révolter, & qui réclameront
 sans cesse leurs privilèges & leurs droits. Elle
 peut former de nouveaux établissemens, ces
 établissemens seront pour nous. Ils ne tarde-
 ront pas à faire partie des Etats-Unis d'Amé-
 rique; & cela par le cours naturel des choses,
 sans effort, sans artifice de notre part, & sans
 qu'elle puisse y mettre le moindre obstacle.
 Quand ces Colonies nouvelles seront devenues
 assez riches pour qu'elle puisse espérer d'en
 retirer des revenus, elles seront dès-lors assez
 puissantes pour se soustraire à sa domination.
 Les hommes s'attachent bientôt à la terre qui
 les nourrit; ils s'incorporent, pour ainsi dire,
 avec la prospérité locale; les idées qu'ils
 auront apportées seront bientôt effacées par
 le temps, l'intérêt, les liaisons nouvelles; &
 la génération suivante n'en aura pas même en-
 tendu parler.

Si l'Angleterre étoit sage, elle feroit cette
 occasion de se débarrasser elle-même de tous

214 LETTRE SUR LES AFFAIRES

ses établissemens dans le nord de l'Amérique ; & cela , non-seulement pour éviter à l'avenir les démêlés & les brouilleries , mais encore pour s'épargner des dépenses ; car pour m'expliquer franchement sur ce sujet , je ne pense pas qu'aucune Puissance Européenne fit sagement d'accepter le Canada , aux conditions sous lesquelles l'Angleterre peut le conserver ; & dans le fait , ces sortes d'établissemens sont & seront constamment à charge à tout propriétaire étranger.

Quant à Hallifax , la guerre étant finie , & les Etats-Unis étant à la fin perdus pour l'Angleterre , cette place lui devient entièrement inutile. Un port dont on n'avoit besoin que pour le maintien du pouvoir , ne peut être qu'un objet de dépense quand ce pouvoir est entièrement perdu. Je ne doute pas qu'il n'y ait en Angleterre bien des gens persuadés que ces sortes de places sont un avantage pour la Nation ; tandis qu'au fond , bien loin de lui rapporter la moindre chose , elles lui enlèvent au contraire annuellement une partie considérable de ses revenus pour les frais de leur entretien.

Gibraltar est encore une autre preuve du vice

de la politique Angloise; un poste dont on n'a pas besoin en temps de paix, & qui ne peut être d'aucune utilité pendant la guerre, est un poste entièrement inutile: loin de pouvoir servir à la sûreté des flottes, Gibraltar a besoin au contraire d'être défendu par une flotte; & si l'on suppose que parce qu'il commande l'entrée de la Méditerranée; il donne aussi l'empire de cette mer & du commerce qu'on peut y faire; la fausseté de cette supposition est démontrée par le fait, puisque les Anglois, quoique maîtres de cette forteresse, n'en ont pas moins perdu tous les avantages dont je viens de parler. Dire que cela n'arrive que parce que la place est assiégée par terre & par mer, c'est ne rien dire, car cela aura toujours lieu en temps de guerre, toutes les fois qu'elle sera au pouvoir de l'Angleterre, & que la France & l'Espagne entretiendront des flottes supérieures. Ainsi, quoique d'une part ce rocher inaccessible puisse toujours être conservé par les uns, il est toujours au pouvoir des autres de se rendre inutile, & même à charge à ses défenseurs.

Je suppose qu'un des principaux objets de l'Espagne en assiégeant Gibraltar est de montrer

116 LETTRE SUR LES AFFAIRES

aux Anglois , que quoiqu'elle ne puisse s'en emparer , elle peut néanmoins interdire l'entrée de son port à leurs flottes , & les priver ainsi des seuls avantages qu'ils puissent tirer de cette place. Mais dans le fond , le moyen le plus court de la réduire est d'attaquer la flotte Angloise ; le sort de Gibraltar dépend de la flotte qui le protège , comme la vie d'un oiseau dépend de ses ailes ; la blessure qui lui en ôte l'usage , le force en même-temps à mourir de faim.

Un autre fait sur lequel les Anglois non-seulement n'ont pas réfléchi , mais qu'ils semblent même ignorer entièrement , c'est la différence essentielle qui se trouve entre la puissance permanente & la puissance accidentelle des Nations.

Par puissance permanente , j'entends la force naturelle , inhérente & perpétuelle d'un peuple , continuellement existante . quoiqu'elle n'agisse pas toujours , ou que souvent même elle soit mal dirigée ; & par puissance accidentelle , j'entends l'usage heureux & momentané qu'une nation fait de ses forces , en tout ou en partie.

Il y a eu sans doute un temps , où toute nation Européenne , maîtresse seulement de huit ou

Dix vaisseaux de guerre, semblables à nos vaisseaux de ligne actuels, pouvoit par ce moyen porter la terreur chez les autres peuples, qui n'avoient pas encore commencé à se former une marine, quelques fussent d'ailleurs pour cela leurs forces & leurs ressources naturelles. Une telle puissance ne devoit être considérée que comme accidentelle, elle n'étoit point la mesure réelle de la force nationale; elle ne pût durer qu'autant de temps que les autres peuples n'eurent pas construit un nombre égal ou plus considérable de vaisseaux. Dès qu'ils eurent atteint cette égalité, il fallut augmenter continuellement les flottes pour conserver l'Empire; & c'est ainsi que le nombre des vaisseaux s'est multiplié par degrés, suivant l'exigence des temps & des occasions. Cette manière d'envisager les choses, réduit tout ce me semble à cette question: quelle est la Puissance qui peut bâtir & entretenir le plus grand nombre de vaisseaux? La réponse naturelle, est sans doute, que c'est celle qui a les plus grands revenus & le plus grand nombre d'habitans, pourvu qu'elle ait d'ailleurs, par la position de ses côtes, les moyens & les commodités nécessaires.

La France étant un Royaume dans le Con-

118 LETTRE SUR LES AFFAIRES

continent de l'Europe, & l'Angleterre une Isle dans son voisinage ; cette différence de position dut nécessairement entraîner une différence d'idées dans les Peuples de deux Empires. Les habitans de la Grande Bretagne ne pouvoient faire aucun commerce étranger, ni s'éloigner de chez eux sans le secours de la navigation ; il n'en étoit pas ainsi de la France ; c'est pour-quoi l'idée de construire une marine, ne fut point pour elle comme pour l'Angleterre, le résultat immédiat de la nécessité : nous examinons seulement ici laquelle des deux Puissances doit l'emporter sur l'autre, dès qu'elles auront tourné vers le même objet leur industrie & l'emploi de leurs revenus.

La France jouit d'un revenu à peu près double de celui de la Grande Bretagne, & contient plus de deux fois autant d'habitans : elles ont l'une & l'autre la même étendue de côtes sur le canal ; la France possède en outre plusieurs centaines de milles sur la baye de Biscaye, des ports dans la Méditerranée ; & l'expérience prouve tous les jours que la pratique & l'exercice, forment des matelots comme des soldats, dans tous les pays du monde.

Si donc l'Angleterre peut entretenir cent

vaisseaux de ligne, la France en peut facilement entretenir cent cinquante, puisque telle est à peu près la proportion naturelle qui se trouve entre les moyens des deux Empires. Si la France n'a pas encore déployé toutes ses ressources maritimes, c'est que jusqu'à ces derniers temps elle ne s'étoit pas assez occupée de ces objets; mais sitôt qu'elle aura reconnu, comme elle le reconnoît sans doute à présent, qu'une marine puissante est le premier ressort du pouvoir, elle est en état de faire des efforts qui lui assureront incontestablement la supériorité.

L'Angleterre suppose fausement & malheureusement pour elle-même, que parce qu'elle eut des avantages sur la France quand la marine françoise étoit inférieure à la sienne, il est impossible qu'elle perde jamais la supériorité; tandis qu'il est facile de voir, que la France n'a jamais développé toutes ses forces navales, & qu'elle peut un jour surpasser autant la Grande Bretagne par le nombre de ses vaisseaux, qu'elle la surpasse dès-à-présent par ses revenus & sa population; & c'est alors que celle-ci pourra déplorer les jours, où par son insolence & son injustice, elle força la France à donner enfin tous ses soins à la perfection de sa marine.

120 LETTRE SUR LES AFFAIRES

Il est au pouvoir des flottes combinées de s'emparer de toutes les Isles des Indes occidentales, & de rendre inutiles dans ces parages toutes les forces navales des Anglois. Si la France & l'Espagne veulent envoyer vers ces Isles tous les vaisseaux qu'elles ont en Europe, il ne sera pas au pouvoir de l'Angleterre de leur opposer l'égalité; elle sera toujours inférieure de vingt ou trente vaisseaux, quand même elle ne s'en réserveroit aucun pour la défense de ses côtes, & son commerce étranger se trouveroit alors exposé sans défense aux efforts des Hollandois.

C'est une maxime qui, je pense, sera toujours regardée comme vraie, & plus particulièrement encore, en fait d'opérations navales, qu'il ne faut jamais qu'une grande puissance agisse par détachemens s'il lui est possible de l'éviter: elle doit au contraire réunir toutes ses forces, & les diriger vers quelqu'objet important, dont le gain puisse avoir une influence décisive sur la guerre. Si les Espagnols & les François avoient envoyé, le Printems dernier, tous leurs vaisseaux aux Indes occidentales, ils s'y seroient emparés de toutes les Isles, & de la flotte entière de Rodney qui seroit à présent
leur

fait remarquer par l'ornement de la tête?
Voulez-vous le bien connoître? Dites

Quoi? ne vaudroit il pas mieux pour un
homme de tomber dans l'extrémité op-
posée à Ourre cela, ses voluptueux gra-

leur prisonnier. Ils avoient encore outre l'avantage du nombre, celui de pouvoir faire subsister facilement leurs flottes, en tirant des Etats-Unis toutes les provisions nécessaires, sans être obligés comme les Anglois de les faire venir d'Europe.

La fortune a donné quelques avantages aux Anglois, qu'ils n'étoient pas en droit d'attendre de l'infériorité de leurs flottes; car quoiqu'elles aient fui devant les flottes combinées, cependant Rodney a eu le bonheur de rencontrer deux fois des escadres détachées, auxquelles il étoit supérieur en nombre; la première, à la hauteur du Cap Saint Vincent, où il avoit presque deux vaisseaux contre un, & la seconde, aux Indes Occidentales, où il avoit six vaisseaux de plus que l'ennemi. Les victoires de cette espèce se remportent pour ainsi dire d'elles-mêmes, on les gagne sans gloire, on les perd sans honte, & tout l'honneur en est au hasard, & non pas aux talens du vainqueur. Le même Amiral qui remporta ces avantages, n'avoit pu dans trois engagements précédens faire la moindre impression sur une flotte égale à la sienne. (1)

(1) Voyez les détails soit en Anglois, soit en François, des trois actions qui se passèrent aux Indes

fait remarquer par l'ornement de sa tête?
Voulez-vous le bien connoître? Dites

Quoi? ne vaudroit il pas mieux pour un
homme de tomber dans l'extrémité op-
posée à Outre cela, ces voluptueux cral-

L'insolence des Nations excite la haine aussi bien que celle des individus , & si l'Angleterre a beaucoup d'ennemis , on peut dire qu'elle a prodigué l'injure ; le ton du dédain & de la partialité qui caractérise sa Cour , se fait sentir particulièrement dans ces ouvrages qui se répandent à l'occasion des Anniversaires du Roi , & des renouvellemens d'années ; misérables pamphlets , destinés à éblouir un moment la multitude & à révolter les gens de goût ; & ces offenses clandestines , jointes au souvenir des anciennes vexations & des insupportables injustices qu'elle exerça sur les mers , lui ont fait enfin des ennemis de tous les peuples commerçans. Ses flottés n'étoient que l'instrument de ses rapines ; elle agissoit sur la surface de la mer , comme le requin dans le fonds de ses gouffres. D'un autre côté , les puissances combinées prennent la défense de la Cause commune , & rendront leur gloire immortelle , en rétablissant la liberté de l'Océan que toutes les Nations sont également intéressées à maintenir. Les mers sont les grands chemins du monde , & quiconque y réclame des privilèges exclu-

Occidentales , entre le Comte de Guichen & l'Amiral Rodney en 1780.

sifs, usurpe les droits des autres peuples, & mérite d'être puni par eux.

Il seroit peut-être utile à la tranquillité du genre humain, d'insérer dans le prochain Traité de paix générale, un article en vertu duquel aucune Nation ne pourroit posséder en temps de paix plus d'un certain nombre de vaisseaux de guerre. Il semble qu'on ait besoin aujourd'hui de quelque précaution de cette espèce, sans laquelle le goût effréné pour la Marine, qui règne universellement, entraînera bientôt la moitié du monde sur les mers; & je ne vois plus de raison qui puisse arrêter désormais les progrès de cette manie, & prévenir l'accroissement des flottes. Une semblable convention seroit d'autant plus utile, qu'un peuple ne perfectionne effectivement ni ses vertus ni ses mœurs; par l'éclat ou par la puissance de sa Marine. Au contraire, la vie retirée qu'exige le service maritime, privant ceux qui s'y consacrent des moyens de connoître la société, n'est que trop propre à leur faire contracter une certaine grossièreté d'idées & de langage, & cela se fait plus remarquer encore dans la Marine militaire que dans la Marine marchande, qui du moins par son objet, fournit aux individus qu'elle emploie quelques occasions de se

124 LETTRE SUR LES AFFAIRES, &c.

mêler avec les hommes & de les connoître. Au reste, cette remarque convient également aux Marins de tous les pays, & ne peut s'appliquer aux uns plutôt qu'aux autres.

L'Angleterre vient de faire une épreuve de plus de sept ans, qui lui a coûté plus de cent millions sterling; chaque mois qu'elle diffère à conclure la paix, lui enlève un million sterling, sans compter les frais ordinaires de son Gouvernement, qui vont aussi à un million sterling, ce qui porte sa dépense de chaque mois à deux millions sterling: qu'on observe à présent, qu'il n'en coûte pas davantage à l'Amérique, pour les frais d'une année entière, toutes charges comprises; & qu'on juge qui des deux est le plus en état de continuer la dépense.

La Grande Bretagne doit d'ailleurs des réparations à tous les Peuples, pour les outrages qu'elle leur a faits dans toutes les parties du monde; & ce qu'elle a de mieux à faire désormais, c'est de renoncer à cette conduite arrogante, qui ne peut que lui assurer la haine générale; de réformer ses mœurs, de diminuer ses dépenses, & de vivre en paix avec ses voisins.

Philadelphie, le 21 Août 1782.

F I N.

tant par jour, & couche dans un grenier.
Vous pouvez dire la même chose de ces
efféminés, que vous voyez étendus dans
les rues, & qui ne peuvent sur les épaules

dans la lotterie
plors tomber tous les traits à ses pieds;
la Fortune n'a pas les bras aussi longs
qu'on le pense; elle ne saisis que ceux

dans la Forterence de... vous
alors tomber vous les traits à ses pieds ;
la Fortune n'a pas les bras aussi longs
qu'on le pense ; elle ne saisit que ceux
qui s'attachent à elle. Eloignons-nous en
donc autant que nous le pouvons : on ne
peut y réussir que par la connoissance de
soi-même & de la nature. Il importe de
savoir où l'on ira, d'où l'on vient ; en
quoi consiste, & le bien, & le mal ; ce
qu'il faut chercher ou fuir ; quel est le
moyen de discerner ce qu'on doit éviter,
d'avec ce qu'on doit desirer ; de réprimer
les passions farouches ; de s'empêcher
s'imaginant que la Philosophie n'est pas
nécessaire pour dompter ces ennemis ;
mais le moindre malheur vient-il les sur-
prendre au milieu de leur sécurité ; il
leur arrache l'aveu tardif de leur folie,
blesse. Leurs grands-mors s'évanouissent,
quand le bourreau leur prend les mains,
quand la mort se présente. On pourroit
dire à l'un de ces hommes si fiers ; vous
braviez bien à votre aise des maux ab-

tant par jour, & couche dans un gémier.
Vous pouvez dire la même chose de ces
efféminés, que vous voyez étendus dans
une litière, & suspendus sur les têtes de
la foule qui les admire. Leur bonheur
n'est qu'un masque : vous les mépriserez,
si vous les en dépuillez. Vous faites en-
lever l'équipage d'un cheval que vous
marchandez ; vous faites déshabiller l'es-
clave que vous voulez acheter, de peur
qu'ils n'aient quelque défaut caché ; &
pourtant vous appréciez l'homme avec
son enveloppe ? Les marchands d'esclaves
ne manquent pas de cacher sous quelque
ornement, les difformités qui pourroient
déplaire à l'acheteur ; voilà pourquoi la
parure même devient suspecte : une cuisse
ou un bras enveloppés vous donneroient
des soupçons ; vous les ferez découvrir,
pour voir le corps à nud. Voyez-vous ce
Roi de Scythie ou de Sarmatie, qui se

(1) Quod nisi quietis, Menelas, hinc destré occidetur.

